

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

NOS ILLUSTRÉS HOTES MONTÉNÉGRINS



Excelsior a eu le grand honneur d'être autorisé à photographier la famille royale du Monténégro dans le grand hôtel lyonnais où elle est descendue, après un voyage aussi périlleux qu'émouvant. Le roi est assis entre la reine et la princesse Vera. Debout et de gauche à droite: la princesse Xenia; la princesse Militza, femme du prince Danilo; M. Miouchkevitch, premier ministre, et le prince héritier Danilo.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

Ayuntamiento de Madrid

L'Armée de la paix

Le *Journal officiel* vient de publier les chiffres atteints par notre commerce extérieur pendant l'année 1915 : les importations, qui montaient à 6.402.169.000 francs en 1914, ont atteint 8.074.492.000 francs, soit une augmentation de 1.672.323.000 francs, portant pour 1.291.000.000 sur les articles manufacturés ; tandis que les exportations, passant de 4.868.834.000 francs en 1914 à 3.022.302.000, accusent un déficit de 1.846.532.000 francs, dont 913.343.000 en objets fabriqués.

De telles constatations ne laissent pas que d'être inquiétantes, quant à la vie économique de notre pays, car il se trouve subit, du fait de la disproportion existant entre ses facultés de production et de consommation, la nécessité d'acheter plus qu'il ne vend et risque ainsi de voir rompre l'équilibre de son crédit.

Il faut malheureusement reconnaître que cette situation, provoquée en grande partie par la guerre, menace de se prolonger bien au delà du conflit actuel.

Elle a ses sources profondes bien loin dans le passé et procède essentiellement de la désaffection, par suite d'une regrettable lacune éducative, d'un nombre considérable de Français pour les métiers manuels.

La crise de main-d'œuvre ainsi déterminée a causé dans le passé le plus grand préjudice à notre prestige national, au double point de vue économique et social. La préférence marquée, manifestée jadis par la clientèle étrangère pour des articles que la perfection de nos artisans nous permettait de fournir à des conditions uniques de bon marché, de qualité et de fini, avait peu à peu cédé devant l'évidence d'une infériorité se manifestant surtout par une augmentation chaque jour accentuée de nos prix de vente.

Ainsi, nous avions été supplantés par nos rivaux sur un grand nombre de marchés, à commencer par le nôtre propre, parce que l'insuffisante préparation professionnelle de nos ouvriers avait diminué leur qualité et leur rendement, et que la déperdition de travail qui en était la conséquence directe se traduisait par une augmentation correspondante du prix de revient de l'article fabriqué, que l'on peut, sans exagération, évaluer à 35 0/0 du montant des frais de façon et qui se peut chiffrer annuellement, pour l'ensemble de notre main-d'œuvre, par plus de 3 milliards 600 millions.

D'autre part, la foule sans cesse accrue des gens sans métier, bons à tout et propres à rien, avait déversé son trop plein dans la rue, grossissant l'armée des inutiles ou des irréguliers.

Demain, après la victoire, nous allons nous trouver face à face avec la vie normale à rétablir, des besoins urgents à satisfaire, des régions entières à relever de leurs ruines, sans compter l'importante succession de débouchés pour nos affaires à enlever à nos ennemis.

Quelles forces pourrons-nous déployer utilement pour mener à bien ces tâches diverses, nécessaires à la régénération du pays ?

Notre main-d'œuvre, déjà réduite et peu productive avant la guerre, aura été décimée par la mitraille, et les enfants de ceux qui se seront fait tuer pour la défense du pays, abandonnés à eux-mêmes depuis des mois que nous les voyons trainer par les rues et les boulevards et s'exercer à quelq'un de ces vagues métiers qui ne sont pas des professions, ne pourront les remplacer, faute d'une éducation professionnelle qu'on aura négligé de leur donner.

Sans être pessimiste, on peut se demander avec anxiété ce que pourra bien être un avenir préparé sous de tels auspices, et il faudrait être bien mauvais Français pour ne pas employer toutes les ressources admirables que l'on peut trouver dans la race à conjurer le danger qui menace l'armée de la paix.

Le remède existe d'ailleurs et serait appliqué dès longtemps si le Parlement avait bien voulu faire faire un instant les voix discordantes des partis pour écouter l'argumentation de M. Verlot à la Chambre et de M. Astier au Sénat sur cette question primordiale.

A l'insuffisance professionnelle, il faut remédier par l'organisation de l'enseignement professionnel. Pour résoudre la crise de l'apprentissage véritable, il faut instituer l'apprentissage obligatoire, suivant un programme établi, non pas sur les données de la pédagogie, mais sous l'inspiration des nécessités professionnelles.

Il est grand temps d'agir énergiquement dans ce sens si l'on ne veut voir irrémédiablement compromis les intérêts supérieurs du pays.

Puissent le gouvernement et le Parlement le comprendre avant qu'il soit trop tard et travailler d'arrache-pied à une réforme dont les résultats peuvent sembler un peu lointains à des gens habitués à ne compter qu'au jour le jour, mais qui présente le précieux avantage d'être d'une efficacité certaine et absolue.

Em.-A. Fourmond.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est un petit jeu de société que d'énumérer les membres de l'Académie française, et de retrouver leurs noms : on n'y arrive jamais. Depuis la guerre les amateurs d'exercices de mémoire peuvent aussi s'essayer à citer les différents sous-secrétariats d'Etat qui sont venus se greffer sur le ministère de la Guerre, sans en omettre un seul. Ce n'est pas beaucoup plus commode.

Pour changer, si l'on créait un sous-secrétariat de la Paix?... Oh! ne croyez point que par là j'entende qu'il faille préparer l'opinion publique à la paix, bêler la paix, recommencer la manifestation, si pitoyablement tombée à l'eau, de quelques femmes « pacifistes » qui en ont été pour leur courte ou même leur très longue honte. C'est en Allemagne, et pour cause, qu'on se livre à ce travail : les Alliés, au contraire, sont de plus en plus convaincus que, pour gagner, ils n'ont qu'à durer!

Ce que je veux dire, c'est que, si c'est en temps de paix qu'il faut préparer la guerre, c'est en temps de guerre qu'il faut préparer tout ce qu'on aura à faire pendant la paix, de façon à être prêts pour que le pays puisse reprendre, le plus vite possible, toute son activité économique et aussi effacer la trace des maux de la guerre.

Les Allemands, dit-on, n'y ont point manqué. Ils auraient entassé, dans certains ports de la Baltique, de grosses quantités de marchandises destinées à l'exportation en Russie, dès que les relations commerciales pourront reprendre avec cet Etat. On affirme aussi que les fabricants de bijouterie de Berlin, de Munich, de Nuremberg, ont rassemblé un stock considérable de produits de leur industrie, qu'ils répandront en France même aussitôt que notre frontière ne leur sera plus fermée.

Chez nous un groupe d'artistes et d'architectes ardents et intelligents se préoccupent de la reconstruction des villes et des villages détruits. Les chambres de commerce ont aussi tenu un Congrès pour examiner les mesures qu'il conviendra de prendre pour lutter contre l'Allemagne sur le terrain commercial — et ce terrain, c'est le monde entier, y compris la France.

Cela est fort bien. Mais la matière est si vaste et si complexe qu'il conviendrait peut-être qu'un organe autonome intervint pour coordonner ces études. Ce n'est pas le jour où l'on posera les armes, c'est la veille, qu'il faudra savoir ce qu'on veut, et où l'on va.

Pierre Mille.

A l'armée comme au théâtre, il existe des rôles brillants et de simples utilités. Ce rôle brillant, qui jadis était l'apanage des officiers de cavalerie, est passé maintenant aux aviateurs.

On les reconnaît aux ailes d'or qu'ils portent en brassard sur le bras gauche.

Oh ! ces ailes ! Que de coups d'œil flatteurs, que de sourires elles valent à ceux qui les possèdent.

Malheureusement, tous ceux qui les arborent n'ont pas un droit égal à ce tribut d'admiration. Il n'y a pas, en effet, que des pilotes ou des observateurs parmi les aviateurs, il y a aussi toute cette armée de mécaniciens, de dessinateurs, de scribes nécessaires certes, mais peu exposés.

Des circulaires récentes ont réglementé le droit à l'insigne icarien réservé aux seuls aviateurs qui volent, mais ces circulaires ne sont pas toujours respectées. En veut-on une preuve ? Elle est d'hier.

Dans un thé du boulevard Haussmann, un aviateur élégant pérorait, assis au centre d'un groupe de jolies femmes, qui l'écoutent raconter ses prouesses. Appelé sans doute par quelque obligation professionnelle, notre homme regarde sa montre-bracelet et, s'arrachant brusquement aux délices de cette agréable compagnie, il salue et s'en va.

Je quitte l'établissement en même temps que lui et le suis, tandis qu'il se dirige vers les grands boulevards. Avant d'arriver à la place de l'Opéra, je le vois qui déboultonne son brassard d'un geste furtif et le glisse dans sa poche. Que signifie ce geste ? Simple modestie ou prudence, crainte des huit jours d'arrêt portés par quelque supérieur grincheux avec

le motif : « Persiste à porter un insigne auquel il n'a pas droit. »

Il vient d'en arriver une bien bonne à un fonctionnaire suisse qui faisait le recensement des étrangers séjournant sur le territoire de la République Helvétique.

Un Allemand, employé dans une de nos manufactures avant la guerre, rentré en son pays peu avant les hostilités, passe enfin en Suisse, pour mieux manger, au commencement de cette année.

Faisant sa déclaration d'étranger, il s'entend demander :

— Que faisiez-vous en France, avant le 2 août 1914 ?

— Je faisais des verres à Baccarat.

— Bien, répond le bon Suisse.

Et sur la fiche de signalement, il marqua « poète ».

Il devient de plus en plus utile de signaler aux Français les hommages littéraires qui sont rendus à leur race et à leurs génies nationaux par nos amis et alliés. Après la guerre, nous ouvrirons ici même une rubrique suivie de « la pensée française et l'étranger ». Sans attendre, et à l'occasion, nous signalerons les ouvrages qui semblent rentrer dans cette catégorie de productions. C'est ainsi que vient de paraître, à Londres, une traduction du *Dernier roi de la Nouvelle France*, Louis-Philippe, que composa notre Alexandre Dumas en 1851-52 « pour tout ou partie », disaient les mauvaises langues de l'époque.

Retenons encore, parmi les plus récentes éditions anglaises, une traduction de *la Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert, par M. René Francis.

La bonté, la bonté discrète surtout, a des formes charmantes.

C'est ainsi qu'une dame américaine, qui tient à rester anonyme, parcourt avec attention chaque liste des citations à l'ordre des armées.

A son gré, elle y choisit tel ou tel « cas de bravoure » qui lui plaît, accompli par un simple soldat.

Et au poilu, agréablement étonné, de New-York, elle envoie cent francs, avec cette seule signature : Une admiratrice américaine du courage français.

Le panorama ? Vous savez bien le vieux panorama qui avait succédé au fameux diorama dont Balzac s'est tant moqué, eh bien, le panorama n'est pas mort ; il renait, car il dormait seulement. Détaille, de Neuville, Castellani, Poilpot avaient connu ses beaux jours. Le dernier spécimen du genre subsistait sur la butte Montmartre : l'on y voyait Jérusalem. Mais on pouvait croire que c'en était bien fini de ce genre d'attractions.

Détrompons-nous. MM. Carrier-Belleuse et Gorguet, artistes peintres, viennent de mettre la dernière main à une esquisse très réussie pour un panorama qui nous montrera le *Panthéon de la guerre* : nous en goûterons les détails grandeur nature, après les traités.

Le passage des Panoramas se réjouira de cette renaissance d'un art et d'un spectacle qui semblaient abolis sans retour.

L'enquête qu'un de nos confrères anglais vient de faire auprès de quelques personnalités, au sujet de la date approximative de la paix, n'a rallié que des réponses fort hésitantes.

Le général Joffre n'a pas donné son avis ; mais, peut-être a-t-il une manière de nous dire que la guerre sera moins longue qu'on ne le craint.

Voici comment :

On savait que le désir du généralissime et de Mme Joffre était d'acheter — après la victoire — une maison flottante, où lentement bercés au gré des fleuves de France, ils écriraient tous deux leurs mémoires.

Eh bien ! la maison flottante du généralissime est à l'ancre, sur les bords de la Seine, à Bougival. Mme Joffre, délaissant son petit hôtel d'Auteuil, y passe des journées entières. Et l'on parle de baptiser le bateau des noms de Paix ou Victoire, qui sont également symboliques.

Vraiment amusante, cette annonce de logement à louer, qu'un confrère du *Carnet de la Semaine*, passant sur le quai Voltaire, a notée :

« Un joli petit rez-de-chaussée située à l'entresol d'une maison bourgeoise. »

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

L'art et la manière de parler
du général Joffre

Mais tout d'abord, posons ce principe extrêmement rigoureux : *il faut parler du général Joffre.*

Il le faut de toute nécessité. Certes, il y a une façon plus ou moins élégante de citer son nom, et tout le monde ne le sait pas faire avec grâce. Cependant, placer le vainqueur de la Marne dans la conversation, c'est le premier degré du commerce, au-dessous de quoi il n'y a que rusticité et presque sauvagerie. Peut-on imaginer un dîner parisien dans lequel chaque convive, tour à tour, ne laisserait pas entendre que, de près ou de loin, il connaît le général ?... Fi donc ! mais où se croirait-on ?

Sur quel ton doit-on prononcer ce nom illustre ?... En réalité, l'intonation adoptée presque partout est de la dernière familiarité, mêlée à la plus profonde affection. On dit « Joffre » tout court, non pas peut-être aussi gravement qu'on dirait « Dieu », mais avec cette tendre bonhomie dont on use pour dire « le bon Dieu ».

Ajoutons-y toutefois quelque suffisance, car on est secrètement flatté de témoigner une si merveilleuse désinvolture en nommant le chef de nos armées. On se montre par là dégagé de toute contrainte, on tranche du libre esprit à la fois et du gentilhomme, que les fumées de la gloire n'empêcheront jamais de juger allégrement autrui, quel qu'il soit, en pirouettant sur un talon rouge, comme à Versailles, et allez donc ! A bien réfléchir, l'on ne prend pas tout à fait la même voix quand on met en cause « le bon Dieu », que s'il s'agit de « Joffre ». C'est que le bon Dieu ne donne lieu à aucun snobisme ; au contraire, le général en aurait peut-être créé quelqu'un.

A côté de ceux qui disent ainsi « Joffre » tout court, se trouvent les personnes encore assez nombreuses qui lui donnent toujours son titre, et penseraient méfaire en se départant du respect protocolaire : « Le général Joffre », prononcent-elles. Et, en même temps, leur visage devient majestueux, et voire un peu sévère. Cette formule est beaucoup plus distinguée, sans nul doute. Quiconque l'emploie assidûment peut être reçu n'importe où.

Notons encore quelques spécialistes, afin d'épuiser la question. C'est ainsi que certains diplomates, un peu Second Empire, ne craignent pas, dans leurs entretiens pleins de sourires mystérieux, de dire entre eux tout uniment : « Le général ». Vous devinez bien qu'il n'y a pas moyen de se tromper : « Le général », c'est lui, c'est Joffre, le nôtre, l'unique. En même temps, sentez-vous la différence délicatement négligente ? Ah ! « le général », voilà une trouvaille.

Quelques étrangers de très haut style, des maréchaux et colonels alliés, des neutres émouvants, ne s'expriment jamais, touchant Joffre, autrement que par ces mots : « Le général en chef ». Un petit groupe de Français les imitent. Mais c'est là un dandysme, rien de moins.

Maintenant, à quel propos s'agit-il de faire intervenir « le général » dans la causerie ?... Mon Dieu, toutes les fois que l'on désire lancer quelque absurde canard ou un potin extravagant : Je le tiens de Joffre ! » s'écrie-t-on, ou : « du général Joffre », ou : « du général », même au besoin : « du général en chef ». Après quoi, selon la formule qu'on aura choisie, il convient d'adopter l'air assorti, c'est-à-dire gaillard et sûr de soi dans le premier cas ; dans le second, l'on montre une physionomie aussi digne que hautaine ; dans le troisième, on sourit finement ; dans le quatrième enfin, l'on a bonne grâce à contrefaire l'accent russe ou italien, ou anglais — ah ! surtout anglais !...

Si l'on est très hardi, l'on se déclare froidement le cousin ou l'ami intime du vainqueur de la Marne. Se sent-on moins de bravoure ? En ce cas, l'on connaît l'un de ses officiers d'état-major, ou son tailleur, ou quelqu'un de sa famille, ou son concierge, peu importe. Mais le mieux, le fin du fin, c'est d'avoir dîné avec lui la veille : ne point préciser en quel endroit, par exemple ! Secret d'Etat. Très romanesque, très savoureux, très élevé, très relevé.

— Le général Joffre, mon cher, a affirmé devant moi — je l'ai entendu de mes oreilles — que la dernière offensive allemande aurait lieu le 23 avril, par la Gascogne.

C'est embarrassant : comment répondre ? Bah ! pourquoi se gêner ? « Je sais, doit-on répliquer, je sais : Joffre m'a envoyé un bleu ce matin pour m'avertir. » Et aussitôt l'on tire le petit bleu de son portefeuille. Dame ! il faut ce qu'il faut : envoyez-vous un pneumatique tous les matins, qu'est-ce que vous risquez ?

Marcel Boulenger.

Un petit écolier de Reims



Comment, dans une ville ouverte, il faut protéger les enfants contre les projectiles asphyxiants que les Allemands font alterner avec les obus incendiaires.

(D'après l'illustration.)
(Cliché de la Section photographique de l'Armée.)

Pourquoi les Allemands
s'obstinent-ils à attaquer
en Artois ?

Malgré les deux graves échecs qu'il a subis dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, l'ennemi persiste en ses tentatives d'attaque sans en changer le lieu ni les moyens. Comme précédemment, il a recours, pour la préparation de ses assauts, aux explosions de mines, qui ont l'avantage d'atteindre les ouvrages de l'adversaire en des points précis, à supposer qu'on connaisse le plan de ces ouvrages, ce qui ne peut manquer d'arriver après de longs mois d'immobilité et d'observation réciproques. Mais nos travaux de contre-mine sont guidés par des indications non moins sûres, et c'est ainsi que la nuit dernière un camouflet bien placé a arrêté net le cheminement des sapeurs ou « pionniers » allemands.

Quand la mine a pu être placée et allumée, rien n'est acquis encore si l'ennemi n'arrive à occuper le cratère de son explosion ; faute de quoi la tranchée démolie est rapidement remise en état, ainsi que ses boyaux de communication, et le résultat de l'opération se réduit à des pertes légères, relativement au temps employé à la construction de la galerie souterraine. Depuis quelques jours, la lutte se poursuit, entre Neuville-Saint-Vaast et la route d'Arras à Lens, autour des entonnoirs creusés par les mines allemandes, et la plupart ont été repris par nous. Par deux fois l'ennemi a essayé de passer de nouveau à l'attaque, sans y parvenir, grâce sans doute à la vigilance de nos artilleurs.

Quel peut être le motif de l'obstination des Allemands en ce point ? Ont-ils vraiment un si grand intérêt à élargir la position qu'ils occupent autour du château et de la ferme de la Folie, en descendant la pente de ce coteau de manière à offrir une cible plus large à nos obus ? Ou bien, le chef qui commande à cet endroit a-t-il reçu un ordre qu'il exécute aveuglément, à la prussienne, aussi longtemps que le contre-ordre ne lui est pas parvenu ? S'agit-il simplement de ranimer des troupes plus sensibles que les nôtres à la lassitude d'une défensive prolongée, parce que leur entraînement a pour principe unique l'avantage de l'offensive ? De toute façon, l'ennemi nous donne ici un exemple que nous nous garderons d'imiter, car les entreprises de cette nature n'ont chance de réussir qu'à la faveur de la surprise ; sitôt que l'adversaire est sur ses gardes, un chef sage conclut qu'il est inutile d'insister, et arrête les frais.

Jean Villars.

Le kaiser serait prêt
à "jeter par-dessus bord"
ses alliés turcs

La diplomatie allemande s'agit très vivement, de tous côtés, en mouvements qui ne semblent pas très coordonnés. On ne doit point cependant s'y méprendre, car toutes ces manifestations, incohérentes en apparence, tendent au même but : dissocier l'Entente si c'est possible et ménager à l'Allemagne des carrières privilégiées que son commerce et son industrie exploiteront sans concurrence au lendemain de la paix.

Aussi l'Allemagne, pressentant qu'elle ne triomphera pas de ses adversaires sur les champs de bataille, serait tout à fait disposée à traiter avec eux aux dépens de... ses propres alliés. Les Hongrois, dans l'empire de François-Joseph, ont lié leur fortune à celle des Allemands de Berlin, et ceux-ci ont absolument subordonné les Allemands de Vienne ; ils seront les associés respectueux mais gourmands de la firme pangermaniste.

A Constantinople, les agents allemands encouragent en sous-main un parti de la paix avec l'Entente ; le trio Enver-Talaat-Djemal leur est, pourrait-on dire, trop étroitement assimilé ; ce sont des gens dont ils ne tireront plus rien. Mais, s'ils réussissaient à faire proposer aux Alliés des conditions que ceux-ci accepteraient, ils se poseraient en sauveurs de la Turquie, et se feraient payer par les nouveaux maîtres de l'Empire du Sultan en concessions, directions, administrations, etc... N'ont-ils pas vite repris toute leur activité auprès des chefs de « l'Union et Progrès », bien que ceux-ci aient dépossédé le protégé de Guillaume II, Abdul-Hamid ? C'est un coup analogue qu'ils préparent pour demain.

L'intrigue a son nœud en Suisse ; nous avons des raisons de penser que M. de Bülow, de sa résidence de Lucerne, en tient quelques fils ; quelques autres seraient sous les doigts de Naby bey, qui fut un des représentants de la Turquie lors des négociations si difficiles d'Ouchy avec l'Italie. Beaucoup de Turcs circulent en Suisse, depuis quelques semaines ; jamais on n'en vit un si grand nombre en pleine saison d'hiver.

Pour tenir en haleine Enver et ses acolytes, les Allemands ont fait passer à Constantinople des troupes qu'un correspondant italien de la *Gazzetta del Popolo* estime à 50.000 hommes ; c'est peut-être beaucoup dire, mais nous tenons pour certain qu'une garnison respectable assure auprès des chefs ottomans le service exclusif des intérêts germaniques, lequel pourrait bien, d'ici peu, exiger des changements de personnes retentissants. Guillaume II possède cette chance pleine de risques de n'avoir que des marionnettes autour de lui.

Louis Bacqué.

Les manifestations de Lausanne
ont été marquées
par de très violents incidents

Nous avons relaté, hier, les très violents incidents qui ont eu lieu, à Lausanne, où la foule arracha le drapeau allemand que le consulat avait arboré à son balcon, à l'occasion de l'anniversaire du kaiser.

De nouvelles manifestations tumultueuses se sont produites dans la soirée. Dès 8 heures, des attroupements se sont formés devant le consulat allemand. A 9 heures et demie, la rue Pichard est complètement obstruée ; le grand pont est rempli de curieux en rangs serrés qui interceptent la circulation.

Le service d'ordre est aussitôt renforcé. Le directeur de la police, M. Bersier, est sur les lieux avec le major Kunz et le premier lieutenant Peytrequin. Il est impossible de faire évacuer la rue ; les agents réussissent cependant à maintenir un espace libre devant le consulat, mais à plusieurs reprises, ils sont débordés. Il se produit alors une tempête de cris et de coups de sifflets, suivis d'une bousculade sérieuse.

Plusieurs manifestants particulièrement surexcités sont arrêtés. De temps à autre on voit surgir le drapeau suisse salué par de longues acclamations. On chante « l'Hymne national » et la *Marseillaise*. On crie : « Ecusson ! Ecusson ! »

L'écusson avait été, en effet, à moitié arraché en même temps que le drapeau et pendait le long de la hampe.

De violentes poussées augmentent le vacarme. A 11 heures un quart, les spectateurs sortis du Kursaal et du Lumen, viennent grossir la foule.

Des hommes portant des drapeaux suisses et vaudois organisent des cortèges qui parcourent

es rues voisines et reviennent devant le consulat en chantant à tue-tête l'hymne suisse.

L'agitation ne s'est pas limitée aux abords du consulat allemand; durant toute la soirée, des groupes de jeunes gens ont parcouru la ville; un manifestant s'est arrêté avenue de la Gare, devant l'hôtel du Jura et du Simplon, dont le tenancier est Allemand et, brandissant le drapeau suisse, a prononcé quelques paroles énergiques saluées par des cris divers.

Peu après minuit, un nouveau cortège a traversé la place Saint-François en criant, sur l'air des lampions : « Wattenwyl ! Wattenwyl ! »

Une grave échauffourée s'est produite à minuit à la gare de Lausanne-Ouchy ; au milieu d'un petit groupe, un manifestant brandissait un drapeau ; le quartier étant mal éclairé, d'autres manifestants crurent reconnaître les couleurs allemandes et tombèrent à bras raccourci sur le porteur du drapeau ; des agents s'interposèrent pour le protéger ; il se produisit aussitôt un sérieux échange de coups de poing et de coups de canne, puis les pierres commencèrent à pleuvoir ; les agents dégainèrent et un assaillant fut atteint d'un coup de sabre au ventre. Le blessé a été transporté à l'hôpital ; c'est un nommé Hoetziger, plongeur à l'Hôtel Continental ; son état n'est pas très grave.

Au bout d'une demi-heure, comme la manifestation prenait une tournure grave, le pasteur Chamarel monta sur un tabouret et, agitant le drapeau fédéral, il obtint le silence ; il harangua alors la foule.

« Au nom du drapeau que nous chérissons tous et au nom des autorités, dit-il, je vous supplie de regagner vos demeures. J'ai le ferme espoir qu'on saura, en haut lieu et sans tarder, prendre des sanctions sévères contre deux officiers fautifs. »

La foule applaudit longuement le pasteur et, quittant la rue Pichard, elle suivit le cortège qui entonna l'hymne suisse.

Trois arrestations ont été opérées au cours des incidents tumultueux de l'après-midi.

Le jeune homme qui a détaché le drapeau allemand du consulat se nomme Marcel Hunsiker de Mooslerau (district de Zofingue), né en 1895 et habitant Lausanne depuis 1911. Ses patrons, à qui il avait raconté son acte, lui avaient conseillé d'aller se mettre à la disposition du directeur de la police ; mais le jeune homme n'a pas suivi ce conseil. Il n'est pas rentré à son domicile et a disparu.

L'opinion des journaux suisses

Tous les journaux du matin commentent longuement l'incident.

La *Tribune de Genève* convient que les faits qui se sont passés sont regrettables :

« On ne peut s'empêcher de faire remarquer que ce n'est pas la première fois qu'une manifestation de ce genre se produit devant le consulat allemand de Lausanne et qu'un drapeau en est enlevé. Il semble donc bien que ce consulat ait suscité un réel esprit d'irritabilité parmi la population lausannoise et l'on est en droit de se demander s'il a réellement fait ce qui était nécessaire pour éviter des froissements d'amour-propre ou s'il n'est pas intervenu plus qu'il ne le faut dans les affaires de la ville. »

La presse suisse de langue allemande profite de l'occasion pour morigéner à la fois la presse de langue française et la population romande tout entière. C'est ainsi que le *Bund*, le grand journal officieux bernois, écrit :

« L'enlèvement du drapeau du consulat allemand est une atteinte au droit des gens et sera certainement l'objet de sanctions sévères. La culpabilité morale n'en retombe pourtant pas sur les gamins qui se sont livrés à la démonstration de jeudi, mais sur cette presse qui, depuis longtemps, excite les sentiments populaires et a ainsi préparé le terrain à de pareils excès. »

La *Gazette de Zurich* renchérit sur ce thème et dit :

« On se rappelle que la *Gazette de Lausanne* avait conseillé de traiter certains attachés militaires comme les Etats-Unis l'ont fait. La population de Lausanne a traduit ce propos journalistique sous une forme réelle et beaucoup moins élégante. Il paraît qu'il n'est pas facile d'ouvrir les yeux à la Suisse romande, afin qu'elle comprenne jusqu'où mène une sympathie sans borne pour un pays étranger. »

Le *Berliner Tageblatt* déclare : « C'est ainsi que l'excitation d'une presse qui dure depuis de longs mois a porté de mauvais fruits. Nous attendons qu'une main forte donne enfin aux âmes échauffées des bords du Léman la douche nécessaire d'eau froide. »

Ajoutons que ces déclarations sont d'autant plus extraordinaires qu'on avait conseillé au consul d'Allemagne de ne pas arborer le drapeau impérial, mais que celui-ci avait répondu qu'il avait reçu l'ordre de son gouvernement de le faire.

La version de la police de Lausanne se borne à dire qu'à 9 h. 30 du matin le consul d'Allemagne avait fait arborer le drapeau impérial et que, comme d'habitude, il avait avisé la direction de la police, laquelle fit exercer une surveillance par trois agents.

Les Autrichiens avancent difficilement sur les côtes de l'Adriatique

Le plan de la résistance italienne en Albanie se dessine. Les troupes de nos alliés concentreront leur résistance dans l'Albanie méridionale, entre Durazzo et Vallona, de sorte que l'occupation probable par les Autrichiens de Saint-Jean-de-Medua et d'Alessio ne livrera à nos adversaires qu'une zone non défendue. Par contre, d'après le *Giornale d'Italia*, Vallona deviendrait, comme Salonique, le centre de résistance éventuel des troupes d'Essad pacha ou du contingent italien.

Assurément, relève ce journal, l'invasion temporaire de l'Albanie septentrionale est un douloureux épisode, mais elle ne lèse que très peu les intérêts italiens dans l'Adriatique; la défense de l'Albanie méridionale constitue, au contraire, pour nous, une nécessité primordiale, politique plus encore que militaire.

Il est douteux que la marche de von Kœvess vers le Sud puisse être bien rapide; le manque de routes, de chemins de fer et de tous moyens de locomotion, rend le problème de l'approvisionnement très ardu, surtout dans un pays où la lutte dégénère peu à peu en guérilla.

Le concours des Turcs aux Autrichiens consisterait en l'envoi à Scutari de deux régiments, qui auraient pour mission d'exciter les Albanais musulmans contre les Serbes; mais l'Autriche ne voit pas une telle démarche sans quelque inquiétude, car elle mécontenterait les Mirdites, ou Albanais catholiques, parmi lesquels sa propagande est depuis longtemps très active.

Les dépêches de l'intérieur et surtout du nord de l'Albanie, ainsi que du Monténégro, doivent être accueillies avec réserve, parce qu'elles sont exclusivement acheminées par les soins de l'Autriche. Nous n'ajoutons donc pas foi à une prétendue convention par laquelle les Monténégrins se seraient engagés à déposer les armes. Tout au contraire, les troupes monténégrines et serbes sont maintenant commandées par le prince Mirko et le général Janko Voukotchitch, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, accepté aucune des propositions de l'ennemi.

La Roumanie se rapproche de l'Entente

L'opinion roumaine évolue favorablement pour les Alliés, depuis que les puissances de l'Entente affirment leur résolution d'agir vigoureusement dans les Balkans. Les sentiments russophiles se renforcent, et des incidents quotidiens témoignent de l'impopularité des Allemands : dans un café de Bucarest, l'autre soir, l'assistance acclama frénétiquement la *Marseillaise*, tandis que les musiciens, malgré l'offre d'un gros pourboire, refusaient de jouer la *Wacht am Rhein*. L'armée ne cache plus son désir de se battre contre l'ennemi héréditaire, qui est l'Autrichien, ou plus exactement le Hongrois. Une démarche très opportune a été l'achat, par les Anglais, de quantités considérables de blé roumain ; autant de moins pour les Allemands, sans parler des amicales relations d'affaires qui naissent de ces transactions.

Aux élections qui ont eu lieu la semaine der-

nière, deux circonscriptions, Galatz et Caracal, ont nommé députés des Roumains de Transylvanie, c'est-à-dire des sujets actuels de l'empereur François-Joseph. La validation de ces scrutins sera probablement l'occasion d'un débat politique qui serait mené par M. Filipescu, et qui ne laisserait pas d'embarrasser le gouvernement. L'attitude de M. Bratiano est celle d'une neutralité correcte, qui paraît suspecte à la *Gazette de Francfort*, mais qui ne nous semble pas compromettre, quoi qu'en pense ce journal, des engagements immédiats avec les puissances de l'Entente.

M. Wilson prononce des discours...

M. Lansing rédige des notes...

Après avoir échangé avec l'Allemagne de nombreuses notes, sans avoir obtenu de résultats pratiques, M. Wilson ne semble pas prêt à renoncer aux discours, aux déclarations pompeuses. C'est l'impression qui se dégage des derniers télégrammes parvenus de New-York et de Washington.

M. Wilson, en effet, a commencé une tournée de discours dans plusieurs Etats. Il en a fait trois à New-York, où il a demandé l'appui, pour le programme gouvernemental, tendant à développer la défense nationale.

Le président a été très applaudi par les citoyens, quand il a déclaré qu'il acceptait toujours l'invitation de combattre, mais qu'il espérait diriger ses luttes avec justice et équité.

M. Lansing, secrétaire d'Etat, pendant ce temps, a annoncé aux journalistes que les Etats-Unis avaient adressé une note aux nations étrangères au sujet de l'armement des navires marchands. On croit que l'Italie figure parmi ces puissances, car plusieurs navires italiens sont arrivés à New-York portant des canons à la poupe.

Quelle est, d'ailleurs, la teneur exacte de cette note?

Le correspondant de l'*Evening Post* à Washington déclare que M. Lansing a présenté, il y a plusieurs jours, à sir Cecil Spring-Rice, ambassadeur d'Angleterre, à M. Jusserand, ambassadeur de France, et aux représentants des gouvernements alliés, un memorandum relatif aux règles de la guerre sous-marine pendant la guerre actuelle.

« Si les alliés, dit ce memorandum, consentent à ne plus armer aucun de leurs navires marchands, on demandera aux puissances centrales de promettre de ne pas torpiller aucun navire marchand sans avertissement, mais d'exercer le droit de visite et, au cas où la destruction d'un navire serait justifiée, de mettre l'équipage à l'abri. »

Le "Gœben" gravement endommagé par un bâtiment russe

On annonce de source autorisée, qu'après un combat, le 8 janvier, entre un vaisseau de ligne russe dreadnought et le *Gœben*, ce dernier a regagné Constantinople avec quelques avaries.

33 hommes de l'équipage ont été tués et 80 blessés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 28 Janvier (544^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, au cours de la nuit, nous avons fait jouer un camouflé à l'est de Neuville-Saint-Vaast.

Deux tentatives d'attaques allemandes, à l'ouest de la route d'Arras à Lens, ont été repoussées.

Entre l'Oise et l'Aisne, notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions près de Puisaleine.

Rien à signaler sur le reste du front en dehors de quelques tirs sur des travailleurs ennemis à l'ouest du bois Le Prêtre et dans la région du Ban-de-Sapt.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, la lutte d'artillerie a été particulièrement intense.

L'ennemi a dirigé successivement des attaques sur des points différents du front.

A l'ouest de la cote 140, au Sud de Givenchy, après une série d'explosions de mines, il est parvenu à prendre pied dans quelques éléments de tranchées avancées.

Une autre attaque, dirigée au même moment sur nos positions au voisinage du chemin de Neuville à La Folie, a été complètement repoussée.

Une troisième attaque, qui se préparait à la même heure, sur nos ouvrages au nord de Roilincourt, a été arrêtée net par notre artillerie et notre fusillade. L'ennemi n'a pu sortir de ses tranchées.

Enfin, une quatrième attaque, sur la route

de Saint-Laurent à Saint-Nicolas, au nord-est d'Arras, a subi un échec complet.

Au sud du chemin de Neuville à La Folie, nous avons repris, dans la matinée, un nouveau tonneau, après une lutte très vive et repoussé les contre-attaques violentes de l'ennemi.

Il se confirme que dans cette région, au cours des actions précédentes, l'ennemi a subi de fortes pertes; on a compté cent cinquante cadavres allemands dans un des tonneaux repris par nous.

Sur Arras, et au sud de cette ville, bombardement intense de nos positions sans arrêt de l'infanterie. Nos batteries ont continué à battre énergiquement l'artillerie ennemie.

Entre Somme et Oise, nos canons de tranchée ont bouleversé les ouvrages adverses et démoli un observatoire au sud-est de Lagny.

Dans les Vosges, notre artillerie a effectué des tirs efficaces sur Stocka et Stossviller.

LA GUERRE AERIENNE

En représailles du bombardement effectué le 25 janvier par un zeppelin sur les villages de la région d'Epervay, un de nos dirigeables a bombardé Fribourg-en-Brisgau, dans la nuit du 27 au 28; dix-huit obus de 155 et vingt obus de 90 ont été lancés sur la gare et les établissements militaires, qui ont subi de sérieux dégâts.

DERNIÈRE HEURE

L'impossible neutralité

UN DISCOURS DE M. WILSON

L'Amérique tient à la paix mais elle lui préfère l'honneur

NEW-YORK. — Dans le discours qu'il a prononcé hier devant des hommes d'affaires de la Cité, le président Wilson a dit :

« J'ai cherché à maintenir la paix contre une très grande et parfois très injuste opposition et je serai toujours prêt, à n'importe quel moment, à employer tous les moyens en mon pouvoir pour éviter une catastrophe telle que la guerre. »

« Aussi, personne ne peut dire que, tout en me montrant anxieux de la défense du pays, j'ai un désir quelconque de me servir de mon autorité pour amener la guerre. »

« Mais il y a toutefois quelque chose que les Américains préfèrent à la paix : ce sont les principes sur lesquels repose leur vie politique. »

LONDRE. — Commentant le discours prononcé par le président Wilson, au banquet de l'Association des Cheminots, le *Star* dit :

« Quand l'apôtre de la paix parle de guerre, le monde dresse les oreilles et écoute. »

« Le discours prononcé par M. Wilson, au banquet de l'Association des Cheminots, doit être considéré comme un vigoureux plaidoyer en faveur de la préparation militaire aux Etats-Unis. Les circonstances dans lesquelles ces paroles ont été prononcées éveillent l'écho de l'impression que produisit, à Mansion House, le discours que prononça M. Lloyd George pendant l'affaire d'Agadir en 1911. »

« La situation est identique, car, comme celui de M. Lloyd George, le discours de M. Wilson est dirigé contre l'Allemagne. »

Les colonels Egli et de Wattenwyl sont consignés à domicile

GENÈVE. — La *Gazette de Lausanne* dit savoir de la meilleure source que les colonels Egli et de Wattenwyl sont consignés à domicile, l'un depuis lundi, l'autre depuis mardi matin, avec interdiction absolue de communiquer avec l'extérieur, soit par téléphone, soit autrement. D'autre part, l'enquête, loin d'être terminée mercredi, se poursuit activement et prendra probablement un certain temps, vu la complexité de l'affaire.

L'Allemagne remercie le pape de ce qu'a fait... la Suisse

GENÈVE. — La presse suisse enregistre avec une certaine amertume le fait que le ministre de Prusse auprès du Vatican vient d'exprimer au pape les remerciements officiels de l'Allemagne pour l'internement des prisonniers tuberculeux en Suisse : « On ne prête qu'aux riches, écrit à ce sujet la *Tribune*. Les efforts faits en Suisse pour obtenir un accord entre les gouvernements intéressés et amener l'hospitalisation des prisonniers français et allemands malades dans nos montagnes valent au pape des remerciements officiels du ministre de Prusse. Benoît XV les mérite en ce sens qu'il a appuyé de toute son influence les efforts faits pour la réalisation de cette idée, mais l'initiative est bel et bien suisse et non pontificale. »

Les réclamations de la *Tribune de Genève* reposent sur une base parfaitement justifiée. C'est, en effet, M. Hoffmann, chef du département politique fédéral, qui, en mars 1915, eut le premier l'idée d'offrir l'hospitalité de la Suisse aux prisonniers français et allemands tuberculeux. Il en parla ensuite à M. Beau, ambassadeur de France, et la réponse de la France ne se fit pas attendre. Avec joie et empressement l'offre du gouvernement fédéral était acceptée, mais de nombreuses objections et difficultés furent soulevées par le gouvernement impérial allemand, et c'est alors qu'au mois de mai le pape intervint à son tour dans la question pour appuyer la proposition suisse.

L'initiative de cet acte de générosité et d'humanité n'en appartient pas moins, comme le revendique la *Tribune de Genève*, à la République helvétique.

Mort de la sœur de M^{me} Poincaré

On annonce la mort de Mme Vilnitzky, sœur de Mme Poincaré.

L'Angleterre organise la victoire

L'Angleterre, avec une vigueur qui ne saurait étonner que ceux qui ne connaissent pas la ténacité de nos alliés, continue à s'organiser pour la guerre.

Certains faits sont, à cet égard, significatifs : c'est ainsi que l'Association libérale de Midland a voté une résolution par laquelle elle enjoint au député Whitehouse de résigner son mandat, son attitude hostile à l'égard de la loi de conscription étant fortement désapprouvée par ses électeurs.

Toutes les difficultés de l'heure présente sont d'ailleurs méthodiquement envisagées par le gouvernement anglais.

Répondant à une délégation qui était venue les entretenir des incursions aériennes sur Londres, lord Kitchener et M. Balfour ont expliqué que, d'ici à trois semaines, le transfert de la défense aérienne de Londres à l'autorité militaire sera achevé, ce qui assurera une unité d'action, la tâche ayant été partagée jusqu'ici entre l'Amirauté et le département de la Guerre.

Les deux ministres ont déclaré que, depuis la dernière incursion du 13 octobre, la défense de Londres s'est développée d'une manière continue et que l'on remédie efficacement au manque de matériel antiaérien qui se faisait sentir, non seulement à Londres, mais sur mer et sur le front.

Lord Kitchener et M. Balfour ont également déclaré qu'indépendamment de l'augmentation et de l'organisation de l'artillerie antiaérienne, on a amélioré les dispositions de défense par avions.

Si les difficultés sont ainsi envisagées méthodiquement de l'autre côté de la Manche, il faut convenir que la belle tenue de l'opinion est fort encouragée par la franchise de ceux qui la renseignent :

M. Asquith a fourni une réponse écrite à une question sur les pertes anglaises qui se répartissent ainsi, jusqu'au 9 janvier, sur tous les champs de batailles : France, tués, 5.158 officiers et 82.130 soldats ; blessés 10.217 officiers et 248.990 de bataille ; France, tués, 5.158 officiers et 26.455 soldats ; blessés 3.143 officiers et 74.952 soldats ; manquants 353 officiers et 10.910 soldats ; — autres fronts : tués 918 officiers et 11.752 soldats ; blessés 816 officiers et 15.165 soldats ; manquants 101 officiers et 2.656 soldats ; — total général 549.467.

A ces pertes, il conviendrait, hélas ! d'ajouter la liste des victimes dues à la piraterie allemande. Est-ce à celle-ci qu'il faut demander l'explication du retard du vapeur *Appam* ?

Ce steamer, appartenant à la Compagnie anglaise Elder Dempster, parti de Dakar le 11 janvier avec un grand nombre de passagers, n'est pas encore arrivé à Liverpool, son port d'attache. Il est déjà en retard de onze jours.

Une dépêche au Lloyd, datée de Hull, 26 janvier, dit à ce propos que le vapeur *Tregantle*, arrivé de Puerto Obligado aujourd'hui, a déclaré avoir vu, le 16 janvier, par 32° 24 de latitude nord et 14° 32 de longitude ouest, un canot de sauvetage portant, peint à l'arrière, les mots *Appam*, Liverpool ; son avant était éventré.

Les communiqués britanniques

LONDRES. — (Communiqué du front britannique occidental, 27 janvier, 21 heures).

Ce matin, de bonne heure, nous avons fait éclater une mine en face de Givenchy.

Des bombardements organisés ont été exécutés contre plusieurs positions des lignes allemandes.

Les Allemands ont canonné activement aujourd'hui l'est et le nord-est de Loos, le sud de Bois Grenier, le nord-est d'Armentières et le nord-est d'Ypres.

L'artillerie britannique a riposté avec succès et a canonné les batteries et les tranchées ennemies.

LONDRES. — (Officiel.) — Mésopotamie. — Les Turcs ont évacué les tranchées du côté de la terre des défenses de Kut-el-Amara et se sont retirés d'une façon générale à environ un mille des retranchements britanniques.

Le général Aylmer, commandant la colonne qui marche au secours de Kut-el-Amara, dit que la situation reste stationnaire.

BANQUE DE FRANCE EMPRUNT 5 0/0 DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les guichets de la Banque de France, au siège central, à l'annexe Ventadour et dans les bureaux de quartier de Paris seront ouverts dimanche 30 janvier pour la remise des certificats provisoires, le dépôt des titres 3 0/0 et la libération.

UN ÉCHEC ALLEMAND auprès des catholiques belges

D'après une très intéressante correspondance de Rome au *Corriere della Sera*, plusieurs députés catholiques appartenant au groupe du centre allemand, se sont rendus en Belgique comme émissaires du gouvernement de Berlin pour tenter un rapprochement entre la Belgique et l'Allemagne. Ils se sont mis en relation avec les plus hautes personnalités du catholicisme belge auxquelles ils ont déclaré que jamais le centre allemand n'aurait consenti à l'annexion de la Belgique et qu'il désirait même une entente économique entre les deux pays. Les députés ont également insisté sur la nécessité pour la Belgique d'une paix séparée avec l'Allemagne en laissant entrevoir que, dans ce cas, une très forte indemnité pour les dommages subis pendant la guerre serait accordée à la Belgique. Il est inutile d'ajouter que cette tentative de réconciliation n'a pas obtenu le moindre succès. Les catholiques belges, en effet, ne peuvent oublier qu'en 1913 le député Herzberger, l'un des leaders du centre catholique, avait déclaré de la façon la plus catégorique aux représentants du parti catholique belge que jamais, dans aucun cas, l'Allemagne n'aurait attenté à la neutralité belge. Nous avons vu ensuite comment a été respectée cette promesse. Les Belges connaissent désormais la loyauté allemande.

Le président du conseil du Monténégro et M. Briand échangent des télégrammes

LYON. — M. Lazare Miouchkovitch, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères du Monténégro, a adressé à M. Briand, président du Conseil, le télégramme suivant :

A son Excellence monsieur Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, Paris.

A peine arrivé auprès de mon souverain, à la suite des graves événements qui ont atteint ma patrie, j'éprouve le désir d'exprimer à Votre Excellence l'attachement à la cause des Alliés du gouvernement monténégrin, fidèle à ses traditions de loyauté et de courage. Je suis reconnaissant au gouvernement de la République pour l'active sympathie que la France a toujours témoignée à mon pays dans sa gloire comme dans ses malheurs.

Signé : LAZARE MIOUCHKOVITCH.

M. Aristide a répondu par le télégramme suivant :

Ministre des Affaires étrangères à Son Excellence monsieur Lazare Miouchkovitch, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères du Monténégro, Lyon.

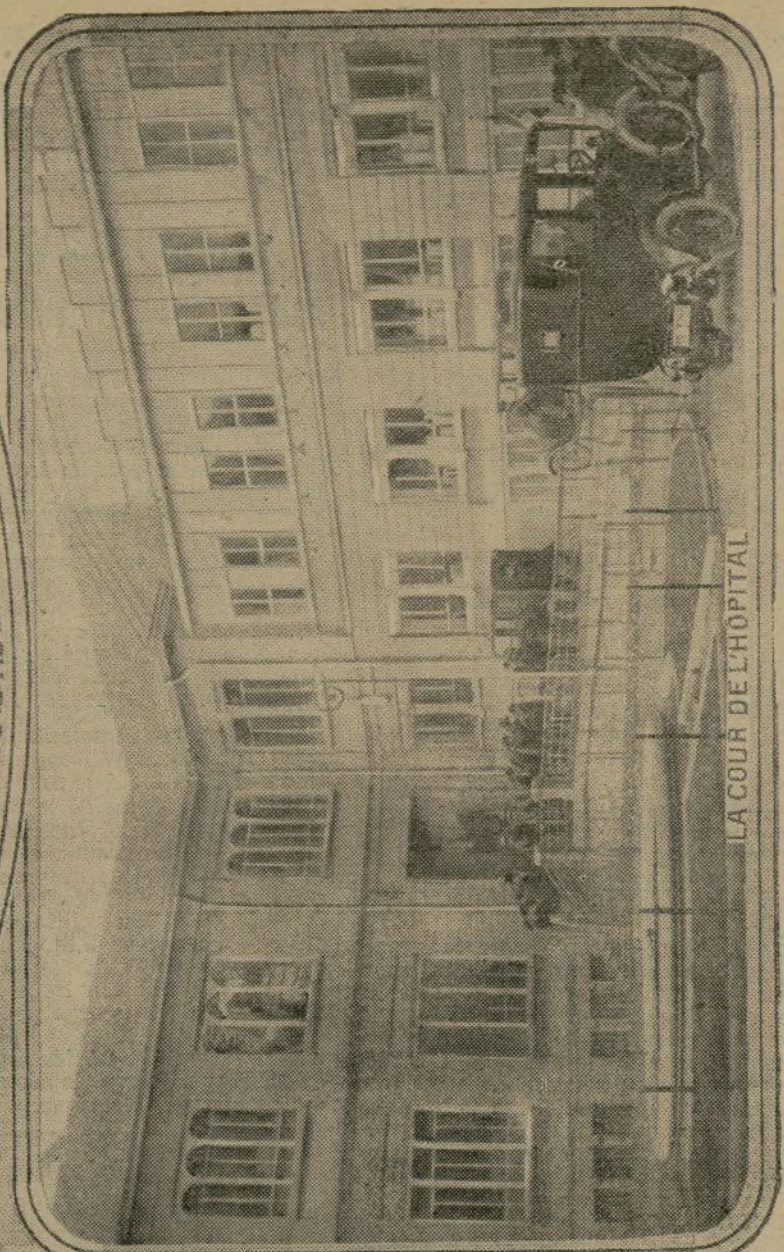
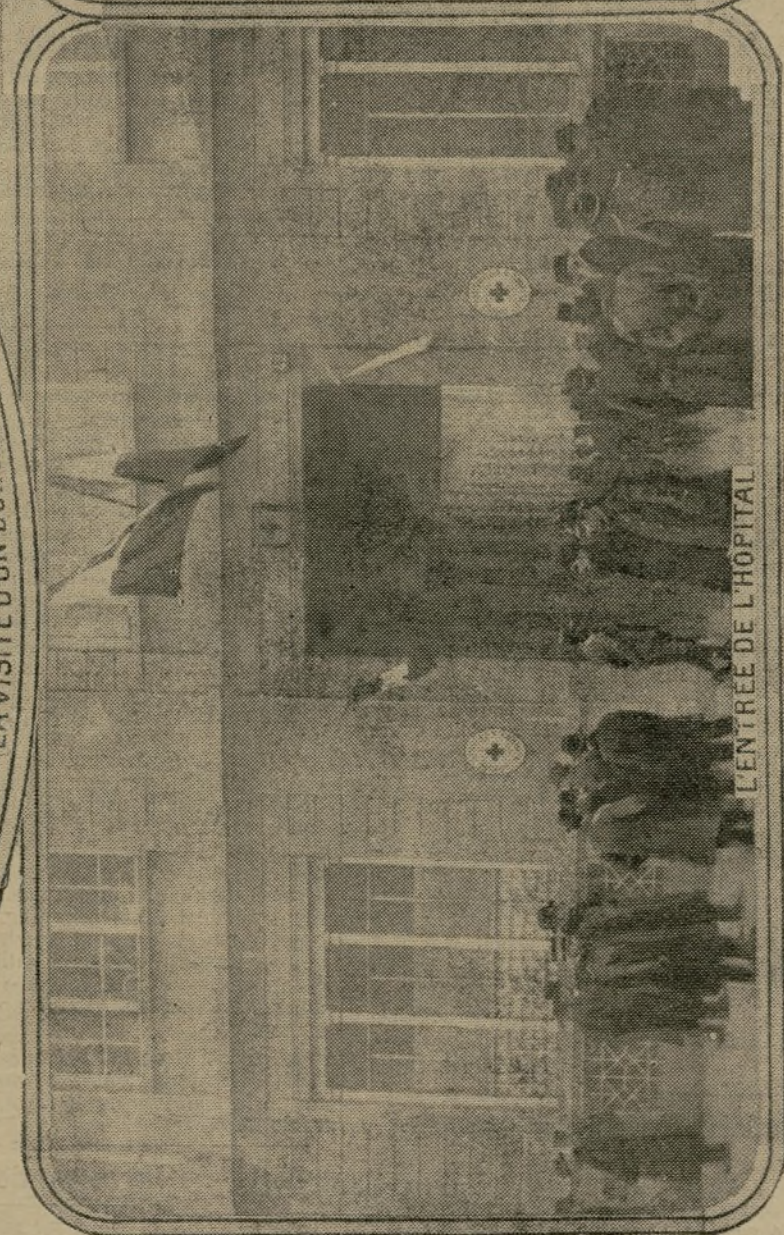
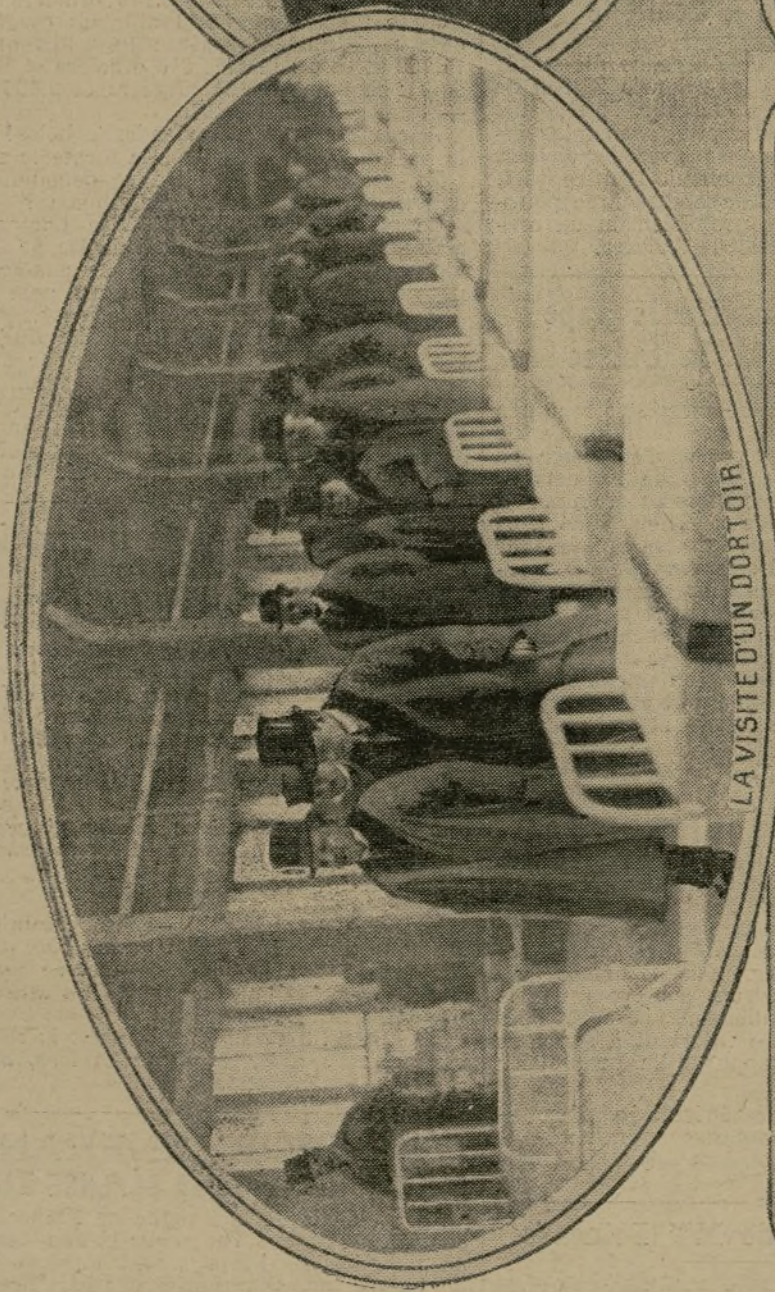
Très sensible au message que Votre Excellence a bien voulu m'adresser dès son arrivée à Lyon, je l'en remercie de tout cœur ; en lui renouvelant mes souhaits de bienvenue en terre française, je tiens à l'assurer que le gouvernement de la République ne se lassera pas de lutter, d'accord avec les Alliés, jusqu'à la victoire finale du droit et de la liberté.

Signé : ARISTIDE BRIAND.

La crise ministérielle luxembourgeoise

BERNE. — La *Gazette de Francfort* annonce que M. Vannerus a refusé la mission qui lui avait été confiée par la grande-duchesse de Luxembourg de former le cabinet luxembourgeois.

UN HOPITAL FRANÇAIS EN ITALIE



Les villes françaises, ainsi que nous l'avons publié, ont offert un hôpital à la Croix-Rouge italienne. Cette fondation a été inaugurée à Milan par MM. Barthou, Pichon, Mithouard, Jenouvrier, en présence de M. Barzilai, ministre d'Etat. Plusieurs discours ont été prononcés où les orateurs ont souligné l'intime coordination des efforts alliés, et leur commune volonté de vaincre

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le Miracle

Il y avait dans cet hôpital six aveugles de la grande guerre.

Deux Bretons, dont les ternes prunelles grises semblaient contempler toujours un ciel pluvieux ; puis un prêtre, au visage consolé, et un Marocain à barbe noire et aux paupières toujours fermées. Il y en avait encore un autre, horrible à voir sans doute, puisqu'un masque noir cachait sa pauvre face martyrisée, et enfin un tout jeune, fluet, pâle et hagard, et qui, parfois, étendait devant lui ses fines mains blanches en un geste d'épouvante ; de celui-là on avait dit : « Aucun organe essentiel atteint. Grande secousse. Un jour peut-être, on ne sait pas quand, il guérira. »

Or, c'était le plus ancien de tous ; depuis huit mois il était là.

Il espérait tant guérir, ce petit, qu'il en parlait à tout le monde, imaginant, lui qui ne voyait pas les autres aveugles, qu'ils guériraient aussi. Mais les Bretons, silencieux, secouaient la tête ; le prêtre, résigné, ne répondait pas, et l'homme aux yeux crevés tâta sous son masque ses orbites vides.

Et pourtant, quand, revenant de la visite, le jeune homme assurait : « Le docteur vient encore de me le dire : Je guérirai sans doute, et vous aussi. Nous guérirons tous », le cœur de chacun se serrait, battant quand même d'un espoir aussitôt refoulé, mais qui, un instant, illuminait les ténèbres.

Le temps passait. Ils reconnurent le printemps parce que, sortis de leur chambre, ils respirèrent l'odeur verte des feuilles et sentirent sur leur front le baiser du premier soleil ; et la trille d'un oiseau, le son plus clair des choses, les rendirent plus douloureux d'évoquer chacun l'horizon de sa jeunesse, depuis le ciel gris et vert de la Bretagne jusqu'au rideau si bleu contre lequel semblait s'abriter le blanc gourbi du Marocain.

Puis l'été.

Assoupis dans le parc de l'hôpital, le bourdonnement des guêpes autour d'eux leur disait l'éclat des petites ailes dans la lumière ; le vol brusquement cessé leur faisait voir la fleur ouverte, frémissante du bel insecte : ils rêvaient d'autres fois, ils rapprenaient à marcher à petits pas, leur canne à la main. Ils se parlaient parfois des leurs, de leur vie, et l'héroïsme de chacun soutenant les autres, ils n'étaient pas tristes ; seulement, parfois, une parole faisait mal à l'un d'eux, et aussitôt sa face s'immobilisait davantage, comme s'il écoutait son pauvre cœur.

On essayait de les distraire ; la musique surtout, si simple fut-elle, les rassérénait.

Ce jour-là, on leur annonça qu'une jeune femme viendrait chanter pour eux dans l'après-midi.

L'heure venue, assis dans l'ombre d'une allée, ils attendirent.

Enfin, le piano vibra et les émut. Des mélodies d'abord adoucèrent leurs faces, et ils écoutaient, anxieux, toute la tendresse des souvenirs les pénétrer. Le plus simple, le Marocain, pleura le premier, le visage levé vers le ciel, et des larmes coulaient de ses paupières fermées dans sa barbe noire et anelée.

Puis, lorsque la voix féminine qui chantait pour eux s'éleva, leur émotion fut si vive qu'ils en tremblèrent. Et tous virent ce que la voix chantait :

*Voici l'arbre qui balance
Son ombre sur le sentier.
Voici le jeune églantier,
Le bois où dort le silence,
Le banc de pierre où, le soir,
Nous aimions à nous asseoir.*

L'infirmière qui les gardait vit tout à coup le plus jeune si pâle, si bouleversé, qu'elle quitta doucement sa chaise et vint près de lui :

*Voici la voûte embaumée
D'été et de lilas,
Où, lorsque nous étions las,
Ensemble, ma bien-aimée...*

Alors il se passa une chose inouïe : le petit aveugle, levé, poussa un cri de délire, ses lèvres remuèrent, ses yeux exprimèrent une joie si terrible, si émouvante que l'infirmière et la chanteuse, bouleversées, s'élancèrent vers lui.

Tremblant, il bégaya :

— Je vois... je vois...

Les autres, le croyant fou, pâlirent.

Mais lui, incapable de se taire, parlait, parlait d'une voix entrecoupée :

— Oui... je vois... Ah ! le soleil... les arbres... la lumière...

Il tourna la tête, égaré, et les mains jointes, sanglota, en extase :

— Ah ! toutes les choses !... Le jet d'eau sur le gazon, le vert du gazon... les giroflées du massif... Ah ! mes amis !...

Alors seulement il se rendit compte de l'angoisse des autres qui le cherchaient à tâtons, leurs mains implorantes tendues vers lui. Haletant de pitié, il affirma :

— Vous aussi, vous verrez !

Et le prêtre dit : « Mon Dieu ! » et ses lèvres prièrent. Se souvenant de Jésus guérissant les aveugles à la porte du Temple, pour ses yeux brûlés il implora un miracle, il attendit un miracle, prosterné, le front par terre, tout exalté d'amour.

Les Bretons, à genoux, rampèrent, cherchant à toucher les vêtements du bienheureux dont, à cette minute, ils attendaient tout.

Le Marocain sourit et, d'une petite voix enfantine :

— Moi aussi... toi guérir moi ?

Et l'homme au masque noir cachant les orbites vides :

— Et moi-même... Qui sait ?

Tout l'espoir, toute la foi dans l'impossible les soulevaient, allaient pour longtemps, pour toujours peut-être les bercer, éclairer leur nuit.

Et l'aveugle guéri pleura à grands sanglots silencieux, voyant à travers ses larmes fraternelles le ciel d'été pourpre de soir et la douce terre que les autres attendaient de revoir à cause de lui.

Jeanne Nérel.

Le comité interparlementaire franco-britannique

La commission des affaires extérieures de la Chambre a procédé, hier, à l'élection de onze délégués au comité interparlementaire franco-anglais, qui doit se réunir pour la première fois à Paris, à la fin de février. Ces délégués sont : MM. Cachin, de Chambrun, Franklin-Bouillon, Guernier, Lebrun, Georges Leygues, Maurice Long, Montet, Outrey, Jacques Piou et Henry Simon.

De son côté, la commission de l'armée a désigné comme délégué MM. le général Pédoya, d'Aubigny et Maurice Bernard.

La commission de la marine de guerre a nommé MM. Chaumet, Cels et Broussais.

Le comité comprendrait ainsi dix-sept délégués de la Chambre française.

La question des dommages de guerre

Le président du Conseil a reçu, hier, une délégation du groupe parlementaire des départements envahis, qui venait l'entretenir de diverses questions.

Au cours de cette entrevue, M. Briand a indiqué dans quel sens très large et très sympathique pour les sinistrés le gouvernement avait examiné et amélioré le projet de loi sur les dommages de guerre. Il a annoncé qu'il saisisait un prochain conseil des ministres de la question des 300 millions votés en décembre 1914 pour les besoins les plus urgents des pays évacués par l'ennemi et sur lesquels 5 millions seulement ont été jusqu'alors dépensés.

Enfin il a reçu les doléances du groupe au sujet des nouvelles demandes sur les familles restées au delà du front, et a examiné, avec la délégation, les moyens pratiques envisagés pour empêcher l'exploitation de nos soldats par les mercantis qui ont fait irruption dans la zone des armées.

M. René Viviani a été entendu, d'autre part, par la commission des dommages de guerre de la Chambre, sur l'avant-projet de cette dernière. Le garde des Sceaux a fait connaître que le gouvernement accepte son texte dans ses dispositions principales.

La commission a décidé d'entendre prochainement les délégués du groupe des départements envahis, du Comité national d'action et de la Fédération des sinistrés.

Un singulier fournisseur des armées

Le général Galliéri
proscrit les lettres anonymes

Consulté sur la suite qu'il convient de donner aux lettres anonymes reçues par les différentes autorités militaires et ayant pour objet de leur signaler des abus ou des irrégularités, le général Galliéri vient de faire connaître qu'il ne saurait être accordé aucun crédit aux lettres non signées ou signées de noms ne présentant nulle garantie, sauf cas exceptionnels où seraient mentionnés, par exemple, des éventualités de danger grave.

Les difficultés de l'Allemagne

Un aveu des pangermanistes

Si l'on en croit les télégrammes qui nous parviennent de multiples sources, la situation en Allemagne s'aggrave. Il y a dans l'empire du kaiser un malaise économique qui, de jour en jour, fait plus de mécontents.

Les finances sont peu brillantes ; selon une dépêche de Dresde à la *Gazette de Cologne*, le parti libéral a refusé de voter le relèvement de l'impôt sur le revenu qui doit rapporter douze millions au gouvernement saxon. Le projet sera néanmoins adopté grâce à la coalition des conservateurs et des socialistes.

La presse allemande ne se fait d'ailleurs aucune illusion au sujet des difficultés budgétaires. La *Post* de Berlin, journal pangermaniste, écrit au sujet des nouveaux impôts d'empire :

« Même le paiement de la plus forte indemnité de guerre imaginable ne pourra pas nous préserver d'un relèvement des impôts. Si nous n'obtenons pas d'indemnité de guerre, il nous faut compter au bas mot sur quatre milliards par an pour couvrir les nouvelles charges. Ce chiffre paraît terrifiant. Aussi faut-il habituer insensiblement les esprits en instituant dès maintenant une série d'impôts nouveaux. »

En Prusse, la situation n'est pas meilleure : d'après la statistique officielle, l'impôt sur le revenu a, en 1915, atteint 319 millions de mark, contre 314 millions en 1914. Avec l'impôt supplémentaire, le chiffre atteint 420 millions, en diminution de 21 millions sur 1914.

Ce déficit prendra toute son importance aux yeux des économistes qui voudront bien songer que l'empire allemand doit non seulement satisfaire à ses propres charges, mais, encore, servir de banquier à ses alliés.

N'annonce-t-on pas que le bourgmestre de Budapest s'est rendu en Allemagne afin de préparer l'émission d'un emprunt de cinquante millions de couronnes destiné à couvrir le déficit du budget de Budapest.

Ayant à résoudre tant de difficultés, le gouvernement ne manque pas d'essayer de se concilier l'opinion.

Le kaiser a gracié des condamnés de droit commun de 18 à 50 ans, qui ont été ensuite enrôlés ; le roi de Bavière, faisant usage de son droit de grâce, a amnistié : 1° tous les soldats de l'armée active condamnés par les autorités militaires à des peines disciplinaires ne dépassant pas six mois de prison ; 2° tous les condamnés à des peines autres que des peines infamantes.

Pour bénéficier de l'amnistie, les condamnés devront s'être bien conduits depuis leur condamnation.

A retenir, en outre, les déclarations de ce souverain. Parlant aux troupes du front ouest, il disait récemment :

« Ce fut une rude tâche de tenir l'ennemi en respect pendant de longs mois de guerre de tranchées, mais vous vous en êtes acquittés d'une façon splendide. Je suis convaincu que vous ferez ce que j'attends de vous lors de la nouvelle marche en avant. »

Les nouvelles militaires publiées par la presse allemande ne semblent pas justifier cet optimisme.

La *Gazette de Voss* dit que cinq escadrilles avaient été envoyées pour attaquer Nancy : trois d'entre elles ont été forcées de rentrer à cause du mauvais temps. Les deux autres ont jeté des bombes sur Nancy.

C'est au cours de ce raid que le lieutenant Boehme (et non Boelke, comme l'ont annoncé par erreur certains correspondants), un des meilleurs pilotes de la flotte aérienne allemande, a été obligé d'atterrir à Ensisheim.

La retraite des Serbes restés en Albanie
s'effectue en bon ordre

(Officiel). — La retraite des contingents serbes demeurés en Albanie se poursuit en bon ordre et sans incident notable.

Elle est singulièrement favorisée par l'amélioration de la température et par la construction des ponts que la mission britannique a établis sur les rivières principales.

Des dépôts de vivres ont été organisés le long des routes de retraite. Les canons, les caissons et les munitions laissés par l'armée serbe à Saint-Jean-de-Médua ont été enlevés par des chalutiers français et transportés à Brindisi. Les embarquements de troupes serbes se poursuivent régulièrement.

Les Austro-Hongrois, dont les forces principales occupent Scutari et la Bojana, ont poussé leurs éléments avancés jusqu'à Saint-Jean-de-Médua.

A l'est (armée bulgare), situation inchangée depuis un mois. Un détachement bulgare occupe Dibra. Une brigade de réserve est stationnée à Struga, au nord du lac Ochrida.

Ayuntamiento de Madrid

La fabrication des casques est l'une des plus typiques industries de la guerre



EMBOUTISSAGE DE LA CALOTTE



POLISSAGE DE LA CALOTTE



DECOUPAGE DE LA VISIERE



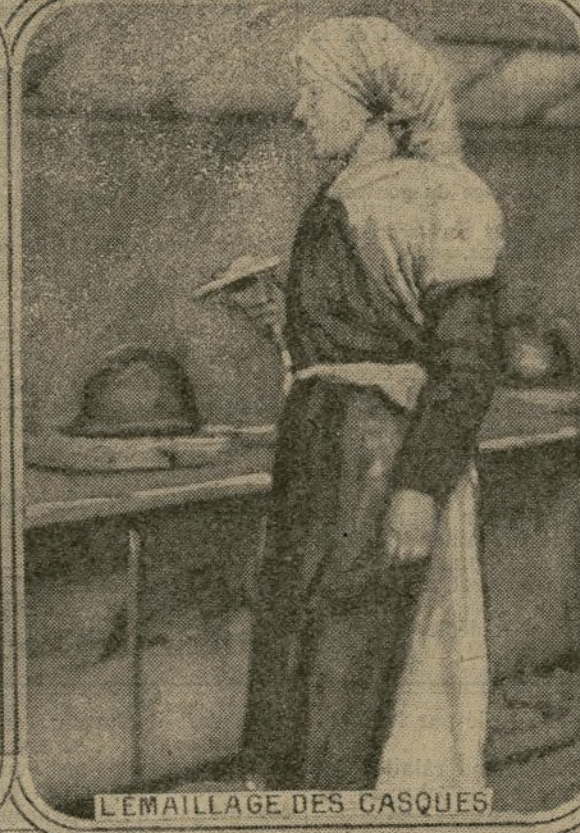
AJUSTAGE DE LA VISIERE



SOUDURE DES BANDES TENANT LA COIFFE ET DES ANNEAUX DE LA JUGULAIRE



AJUSTAGE DU CORDON



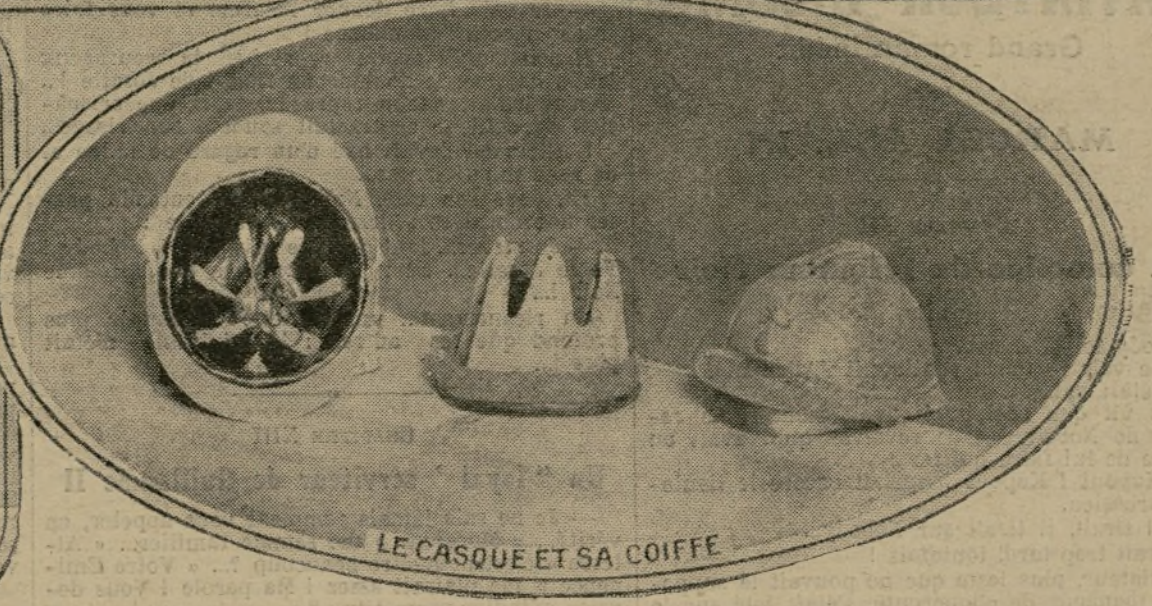
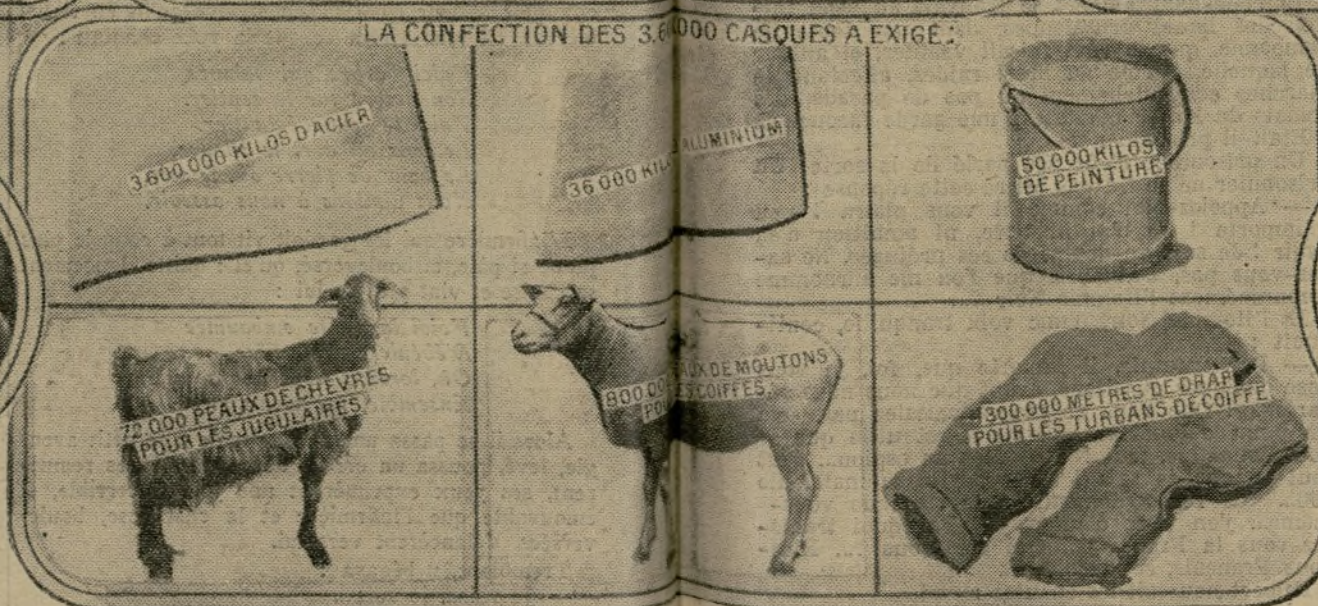
L'EMALLAGE DES CASQUES



TRIAGE DES VIEUX UNIFORMES UTILISES POUR LA FABRICATION DES COIFFES



PREPARATION DES COIFFES



LE CASQUE ET SA COIFFE

La fabrication des casques de nos soldats, dont la forme paraît, à première vue, si simple dans son élégance, exige plus de cinquante opérations successives et un outillage fort compliqué. Des centaines d'ouvrières manœuvrent ces machines délicatement perfectionnées qui, d'une plaque de tôle d'acier, font la coiffure bien moderne, et pourtant évocatrice des guerres du passé, qui

a déjà sauvé tant d'existences héroïques. Les garnitures non métalliques du casque (coiffe, jugulaire, bourrelet de drap) ont fait naître une industrie utilisant toute sorte de déchets. Le découpage des peaux de mouton révèle une ingénieuse géométrie pratique, qui réduit au minimum les pertes, sans préjudice, du reste, de leur utilisation

M. Accambray réclame des contrôleurs qui contrôlent

Une séance quelque peu animée, avec de l'électricité dans l'atmosphère. Les députés sont plus nombreux qu'à l'ordinaire : MM. Accambray et Brizon figurent au programme, où ils ont été inscrits au dernier moment. Et ils font recette, leur intervention étant, d'ordinaire, fertile en incidents.

M. Accambray pose deux questions au ministre de la Guerre :

Par quels agents de contrôle, lui demande-t-il, seront examinés les marchés passés par l'administration de la Guerre dans la période comprise entre le 31 août 1914 et le 1^{er} janvier 1916 ?

Le ministre est-il, d'autre part, résolu à exercer de sa seule autorité son contrôle aux armées en y envoyant des contrôleurs en missions temporaires et inopinées ?

Mais le député de l'Aisne ne se contente pas d'interroger brièvement. Il enveloppe ses questions dans un long, très long discours, d'ailleurs modéré dans sa forme, sur le contrôle aux armées, dont il s'efforce de démontrer l'insuffisance, préparant ainsi les voies aux demandes d'envoi des commissaires parlementaires.

C'est d'abord une lecture de décrets pour préciser les attributions du contrôle. Puis l'affirmation que le commandement ne peut sentir ce dernier, ce qui doit conduire nécessairement le Parlement à intervenir.

On a confondu surveillance et contrôle, dit M. Accambray. Le contrôle doit se borner à s'assurer, après coup, que les initiatives et les responsabilités qui devaient être prises ont été prises. Mais il y a une chose qui me paraît incompréhensible : c'est le contrôle préventif dont on a fait un grand éloge au Sénat.

On applaudit sur les bancs socialistes et radicaux socialistes et M. Caillaux fait un geste d'assentiment. M. Outrey l'interrompt :

Le contrôle est toujours préventif dans les ministères, et je m'étonne qu'un ancien ministre des Finances le conteste !

M. Caillaux demande la parole tandis qu'on murmure au centre et à droite. M. Deschanel lui fait observer qu'il s'agit d'un fait personnel sur lequel il pourra s'expliquer après la question.

Et M. Accambray continue, demandant quelles sont les attributions du général en chef :

C'est, dit-il, la note du 10 août 1914 qui détermine les pouvoirs du commandant en chef dans la zone des armées. Il s'agit d'un pouvoir d'ordre territorial. Mais, au point de vue même du commandement, le ministre de la Guerre, qui fait partie du gouvernement, qui en partage les responsabilités, est qualifié pour donner des ordres au général en chef, étant entendu que ces ordres auront été décidés en Conseil des ministres et qu'il les donnera au nom du gouvernement.

Or, dans la pratique, il en serait autrement et, au front, les instructions du ministre seraient rarement observées.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 29 JANVIER 1916

(30)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XII

La complice de l'Homme Noir

(Suite)

Nobody se retourna...

— Je vais te tuer ! continuait l'Allemand.

Il s'était baissé...

Plus vif que l'éclair, il avait ramassé le revolver de Nobody — ce revolver qu'il avait eu l'astuce de lui faire quitter :

— Kapout ! Kapout ! hurlait encore le lieutenant prussien.

Et il tirait, il tirait sur Nobody...

Il tirait trop tard, toutefois !

L'aviateur, plus lesté que ne pouvait le supposer ce mangeur de choucroute, s'était jeté sur le revolver braqué sur lui.

Alors que l'Allemand se croyait déjà victorieux, alors qu'il pressait la détente du revolver, un terrible coup de sabre lui arrachait à demi le bras... un coup de pointe lui crevait la poitrine !

Le général Galliéri répond avec sa précision habituelle.

Au début de la guerre, on manquait de personnel apte à l'organisation, à la création de stocks d'approvisionnement. On a détourné de leur rôle naturel les fonctionnaires du contrôle pour en faire des gestionnaires.

Ce n'était pas le règlement, dit le ministre, mais c'était absolument nécessaire. Quand le bon sens l'exige, nous ne devons pas hésiter à marcher contre le règlement avec le bon sens. (Rires et applaudissements.)

Ces contrôleurs rendus à leurs attributions naturelles, vont se rendre dans les régions, examiner tous les services et rendre compte des améliorations possibles.

Le général Galliéri est l'ennemi de la routine

Le général Galliéri veut, en effet, réformer, lutter contre la routine bureaucratique dont il cite un exemple :

Une situation administrative de la 29^e compagnie du 11^e de ligne, à la date du 9 octobre, comporte 420 lignes de mutations ; déroulée, elle a 4 mètres de long. (Rires.) Un règlement qui oblige en temps de guerre à de pareils errements est condamné.

Sur le contrôle dans la zone des armées, le ministre se déclare d'accord avec M. Accambray :

Il est évident, dit-il, que, quelle que soit la confiance du gouvernement dans les chefs qui commandent les armées, il n'est pas admissible que des armées échappent à tout contrôle de la part du gouvernement. (Applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.)

Sur le front, où les opérations militaires priment tout, il serait inadmissible aussi qu'une autre autorité que celle du commandant en chef pût s'exercer sans qu'il y ait accord avec lui. (Applaudissements au centre et à droite.)

C'est d'après ce principe que le contrôle vient d'être organisé aux armées.

M. Accambray prend acte de ces déclarations. C'est ensuite le tour de M. Brizon qui, n'ayant pas reçu de réponse à trois questions, veut interpellier ainsi qu'il l'a annoncé hier.

M. Deschanel ne lit pas le texte complet de la demande d'interpellation qu'il résume.

M. Aristide Briand, président du Conseil, déclare, d'ailleurs, ne pouvoir accepter de répondre.

Mais M. Brizon est tenace. Au milieu des clameurs, il donne lecture de sa demande d'interpellation qui vise trois questions :

1^o Où se trouve effectivement le siège du gouvernement : à Paris ou bien à Chantilly ?2^o Le ministre de la Guerre et les sous-secrétaires d'Etat de l'Intendance et des Munitions, seuls responsables devant le Parlement, ont-ils le droit de donner des ordres, et lesquels ? dans la zone des armées ? ou bien ce droit est-il exclusivement réservé au grand quartier général ?3^o Quel jour prochain propose le gouvernement pour venir procéder avec la Chambre réunie pour la circonstance, en comité secret, à un échange général de vues sur le problème de la défense nationale et étudier notamment : a) la question du haut commandement et des états-majors ; b) la question du contrôle parlementaire réel par la libre circulation des députés dans la zone des armées ?

Le député de l'Allier voudrait voir le président du Conseil s'expliquer dans la huitaine. M. Aristide Briand s'y refuse catégoriquement et la Chambre lui donne raison en ajournant sine die l'interpellation.

M. Caillaux a enfin la parole. Il déclare qu'il a approuvé la théorie exprimée par M. Accambray

Nobody n'avait même pas été frôlé par les balles tirées contre lui...

Sur le sol de la grange, l'Allemand râlait...

Simplement, alors l'aviateur s'approcha de sa victime :

— Je vais faire donner l'alarme et vous faire transporter à l'ambulance !

Il n'articulait aucun reproche, le courageux jeune homme, le douloureux fiancé de Josette !... Il n'articulait aucun reproche, mais une crispation de douleur contractait soudain son visage...

L'Allemand l'avait fixé d'un regard de haine et de rage impuissantes...

Et, dans son râle, Nobody avait entendu passer une dernière affirmation torturante :

— Je meurs... tant pis ! Je suis vengé, Nobody ! Votre Josette... c'est la complice que l'Homme Noir !...

Un ricanement... un hoquet... un soupir plus profond que les autres : le misérable n'était plus !...

CHAPITRE XIII

Un "loyal" serviteur de Guillaume II

— Je ne sais jamais comment vous appeler, en vérité... « Monsieur » me semble familier... « Altesse » c'est peut-être beaucoup ?... « Votre Eminence » me plairait assez ! Ma parole ! Vous devriez m'indiquer un titre ?...

Felbert, de sa voix de gavroche, de sa voix parisienne, de sa voix qui traînait les mots, posait cette question.

Mais où était-il donc ?

A qui s'adressait-il ?

sur le contrôle qui doit s'exercer a posteriori sans être préventif. Petite intervention qui provoque de vifs applaudissements à l'extrême-gauche et à gauche, quelques rumeurs au centre et à droite et une protestation de M. Jules Delahaye :

— Au nom de l'Union sacrée, crie le député de Cholet, silence à M. Caillaux !

Ce petit incident clos, la salle se vide comme par enchantement. Il est six heures du soir et on aborde l'ordre du jour. Un député barbu monte à la tribune et se résigne à discourir devant les banquettes.

C'est M. Levasseur qui interpelle sur l'Impprimerie nationale. Son interpellation n'a, d'ailleurs, aucune sanction.

Au début de la séance, M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, avait répondu à une question de M. Mourier (Gard) sur les réquisitions de vins.

Séance mardi.

Nouvelles parlementaires

L'enquête sur l'enseignement secondaire

La commission de l'enseignement et des beaux-arts a chargé M. Ellen Prévot du rapport sur son enquête relative aux conséquences de la réforme de 1902 dans l'enseignement secondaire.

M. Deshayes a été désigné pour rapporter une pétition tendant à inscrire la capacité en droit au nombre des équivalences ouvrant le droit d'inscription à la licence.

La taxe sur les bénéfices de guerre

La commission du budget a achevé l'examen du projet établissant une taxe sur les bénéfices réalisés pendant la guerre.

Elle a chargé M. Raoul Péret, rapporteur général, de la rédaction des différents articles, en tenant compte des décisions de la commission.

Elle entendra mardi, sur ce projet, M. Ribot, ministre des Finances.

La surveillance de nos exportations en Suisse

La commission des douanes a entendu hier M. Bonneval, député du Rhône, et M. Walch, délégué par la Chambre de commerce de Lausanne, qui lui ont exposé les résultats du fonctionnement de la Société suisse de surveillance, en ce qui touche les exportations françaises en Suisse ne portant pas sur des produits nécessaires à la défense nationale.

A la suite de cette audition, la commission a décidé d'entendre le plus tôt possible le ministre des Affaires étrangères.

L'ajournement des élections municipales et cantonales

Le projet du gouvernement tendant à proroger les pouvoirs des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement et des conseils généraux jusqu'à la cessation des hostilités, a été approuvé par la commission du suffrage universel, qui a nommé rapporteur M. Varenne.

Le service de santé maritime

La commission de la marine de guerre a entendu les explications de M. Bousset sur l'organisation du service de santé maritime et les conditions d'organisation des bateaux-hôpitaux.

Elle a pris, d'autre part, connaissance des réponses du ministre de la Marine à M. Cels, chargé du rapport sur les approvisionnements en munitions.

NICE RIVIERA-PALACE

Séjour idéal
Merveilleux parc de 30.000 mètres. — PRIX REDUITS

Qu'était-il devenu, enfin, depuis l'instant où Nobody avait été séparé de lui, pour être jeté au mur où les fusils des Prussiens l'avaient menacé ?

Felbert, quoi qu'en pût penser son ami, ne pouvait pas de bien grands dangers !

Et cependant Felbert se trouvait au beau milieu des lignes prussiennes, dans une tente de campagne, que le vent faisait vaciller, et autour de laquelle, l'arme au bras, raides, affectant de marcher continuellement au pas de parade, des soldats du kaiser montaient une garde farouche...

Etait-il prisonnier ?

Un prisonnier n'eût pas parlé de la sorte ! Un prisonnier ne se fût pas attiré cette réponse :

— Appelez-moi comme il vous plaira ! peu m'importe ! Je n'ai ni titre, ni ambition d'en avoir ! Je suis au-dessus de ces préjugés. Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que l'on me surnomme communément l'Homme Noir ?...

Et l'Homme Noir, d'une voix tranquille, continuait :

— Par exemple, il importe que, foi, je vous pose quelques questions, avant que nous nous séparions ! Que vous ne me connaissiez pas, cela n'a point d'importance ! Mais il est utile que je vous connaisse, moi ! Vous êtes un espion... c'est tout ce que je sais ! Vous portez le matricule 890... Ce renseignement, je le tiens de vous-même... j'en veux d'autres ?... Pourquoi trahissez-vous la France ?... Qui êtes-vous ?... Etes-vous Français, seulement ?...

Felbert haussait les épaules :

— Français, moi ? Mais non ! Fils de naturalisé, mais en réalité Allemand, Allemand autant que vous ! Plus peut-être !...

— Votre nom de Felbert ? insistait cependant l'Homme Noir.

Le misérable avait un éclat de rire :

Les Boches sont passés...

— Mon vieux, faudra s'arrêter à X..., mon moteur ne tape pas comme je voudrais, il y a quelque chose qui ne va pas. Si c'est la panne, tu parles du raffut qu'il fera, là-bas, le maréchal des logis, si on n'a pas rejoint ce soir.

Le gros camion gris, avec ses phares et son capot formidable, semble pourtant décidé à avaler tous les kilomètres qu'on voudra, lourd et trappu sur ses pneus jumelés, comme un monstre solide et bas sur pattes; mais avec ces machines-là on ne sait jamais.

— Ça ne va pas, pour sûr il y a quelque chose, faudra s'arrêter à X...

J'avais été à X... avant la guerre. C'était une petite ville pimpante, accueillante et paisible; il y avait un cours, avec des arbres très hauts; une bribe de grand-rue qui monte en zigzag, de vieux remparts qui datent du moyen âge, une cathédrale et une petite rivière, avec des arbres qui s'inclinent pour laisser trainer leurs branches dans l'eau claire. Les peintres aimaient à y venir s'installer. Aussi, vraiment, était-il décent d'arriver dans une aussi pimpante, aussi fraîche, aussi riante petite ville, avec cette lourde auto militaire, engoncée dans nos grosses capotes bleues, avec, accrochées à portée de la main, des carabines plus réglementaires qu'indispensables ?...

— Pourvu qu'on trouve un café pour casser la croûte. Depuis que les Boches sont passés dans le pays, on n'est plus sûr de rien.

C'est vrai, les Boches sont passés par là avant la bataille de la Marne. La pauvre petite ville ! Elle ne s'effarouchera plus d'un camion militaire après tout ce qu'elle a dû voir défilé dans sa grand-rue qui monte en zigzag...

— On arrive, mon vieux, c'est là.

On arrivait, les arbres du cours dressaient tou-



jours dans le ciel leurs branches fines et leurs rameaux; mais la gare !... elle qui semblait sortir d'un jeu de constructions avec ses murs bien blancs et

son toit rouge; de la gare, il ne reste que la carcasse, plus de toits, plus de fenêtres, plus rien que les murs déchiquetés, noircis et roussis par le feu; en face, à la place de l'aimable hôtel, où les peintres venaient prendre l'apéritif, un tas de pierres, de bouts de bois et de barres de fer avec, planté là-dessus, un écriteau indiquant que le café est transféré un peu plus loin... et ce n'est que le commencement.

Un carrefour n'est plus qu'une ruine, le feu et les obus qui ont tout jeté bas se sont plu à des fantaisies déconcertantes. Ils ont, comme pour s'amuser, laissé debout une cheminée en briques, qui se tient par miracle en équilibre sur un mur à demi écroulé. Un bout de tapisserie à fleurs est resté presque intact au premier étage d'une maison éventrée; la grille d'une boutique de boucher n'est plus qu'un enchevêtrement de barres de fer, et, d'un tas de pierres, pointe, ironique, une plaque émaillée avec, écrit en lettres noires : « Coiffeur ».

Les jours, les semaines, les mois ont suivi leurs cours depuis ces journées horribles. Les pierres sont couvertes d'une mousse vert tendre, douce comme du velours; il semble que la nature essaie timidement, à force de tendresse, d'atténuer la brutalité des hommes. La porte d'une maison à demi démolie est enfoncée d'un coup de crasse.

Une petite vieille nous regarde, plantée devant ces ruines, malgré l'affiche municipale qui recommande de se tenir à distance des murs, car ils menacent de s'écrouler :

— Vous regardez les dégâts; c'est du beau travail qu'ils ont fait là...

— Vous les avez vus ?

— Si je les ai vus. Jésus-Marie ! Je me souvenais de ceux de 70; mais ceux-là, c'était rien, tandis que ceux de maintenant... ce sont des diables, autant dire. Le jour où ils sont venus, j'étais dans ma cave, parce que les obus tombaient depuis le matin; tout d'un coup, vers midi, on n'entend plus rien. Je mets le nez dehors, là-bas, au bout de la rue, il en venait deux, trois à bicyclette et puis derrière eux toute la bande. Ils avaient des figures à faire peur, les officiers ont crié quelque chose dans leur charabia et les voilà qui se mettent à courir, à donner des coups de crasse dans les portes. Il y en a qui ont allumé des torches pour mettre le feu partout, ils avaient même amené du pétrole, les bandits, et puis ils buvaient, fallait voir !... Le soir, ils étaient tous saouls, alors ils sont allés dans la boutique de la mère Blanche, la mercière; ils ont pris des chemises de femme, des bonnets, du linge, les ont mis par-dessus leurs habits, et puis ils ont dansé en faisant les fantômes, et ils buvaient toujours que c'était pas croyable !... Ils ne sont pas restés longtemps, heureusement; mais ça ne fait rien, depuis on n'est pas la même,



on ne peut plus penser à autre chose; ils en ont tué du monde ici, allez !

La vieille disait vrai; X... est encore tout opprimée par l'affreux cauchemar; elle n'est pas encore re-



venue de son épouvantable émotion; la mousse a poussé sur les ruines; mais les douleurs sont encore à vif, les gens qui passent dans les rues s'en vont tristes et muets. La grande salle de l'hôtel est lugubre, les tables vides alignent leur perspective de nappes blanches. Dans un coin, un vieux monsieur mange seul; plus loin, une femme en deuil, avec une petite fille. On est hanté par l'idée qu'à ces mêmes tables des officiers boches se sont installés pour leurs ripailles; n'est-ce pas l'écho de leurs bottes qui résonne encore sur les dalles du vestibule ?

— On s'en va, mon vieux, ça donne le cafard, ce patelin-ci; le moteur marchera après ce que j'y ai fait, t'occupe pas.

Du haut du clocher de la cathédrale, l'heure tinte et s'éparpille dans le silence. Ce sont des notes cristallines et harmonieuses; mais comme on va se laisser prendre au charme de cette musique, tout d'un coup, on se souvient des Boches qui sont venus là, qui ont, eux aussi, entendu sonner ce carillon — ce carillon musical qui a peut-être fait tressaillir quelque brute ivre de notre vin...

André Warnod.

L'Exposition de Toulouse?

Une question au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts

M. Maurice Spronck vient d'écrire à M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, pour lui faire part de son intention de lui poser une question à la Chambre, sur le projet prêté à son administration d'exposer en province un certain nombre de tableaux faisant partie des collections du Louvre.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

— Mon nom de Felbert... n'est pas mon nom !... En 70, mon père, qui s'appelait Godeheiller, vint s'établir en France. Il était espion... naturellement ! Godeheiller, mon père, dis-je, se fit naturaliser. Il devint M. Felbert... Moi, je suis né en pleine paix. J'ai vingt-cinq ans tout juste. Jamais je n'ai été en Allemagne... et, étant devenu orphelin, vivant toujours à Paris, j'ai fini par prendre cet accent qui peut vous surprendre !

Felbert ajoutait :

— Mais cela ne m'empêche pas, en vérité, d'être un loyal sujet du kaiser ! Notre glorieux empereur n'a jamais eu de meilleur serviteur que moi ! Les fiches du service d'espionnage peuvent, d'ailleurs, en témoigner... J'ai toujours fait ce que l'on m'a commandé !

Felbert, en parlant, semblait s'enorgueillir de la honte qu'il étalait...

Sans remarquer, peut-être, la façon toute particulière dont l'Homme Noir — son terrible interlocuteur — le considérait, il poursuivait encore :

— On m'a dit de m'engager dans l'armée française... je me suis engagé !... On m'a dit de devenir aviateur... je le suis devenu ! On m'a dit : Personne ne doit soupçonner, pour rien au monde, vos accointances avec nos services... personne ne les a soupçonnés !...

Mais l'Homme Noir, à ce moment, l'interrompait :

— Pardon ! vous vous avancez beaucoup ! Si l'on n'avait pas soupçonné votre qualité d'espion, pourquoi donc auriez-vous eu cet accident d'aviation au moment de votre départ de Buc ? Vous ne supposez pas, j'imagine, que ce fût une coïncidence ?...

Felbert, un instant, paraissait sur le point de s'emporter violemment...

Peut-être allait-il dire des paroles graves, importantes ? Il dut faire un effort sur lui-même, répondit d'une voix calme :

— En effet, on m'a peut-être soupçonné ! Peut-être a-t-on voulu ma mort ?... je n'en sais rien ! En réalité, il est très possible qu'un autre espion allemand — ignorant ma qualité — ait voulu me faire casser la figure en tant qu'aviateur français !

Felbert soupirait, puis ajoutait :

— Je ne le sais pas, mais je le saurai !

— Vous aurez raison ! fit sarcastiquement l'Homme Noir. Continuez ?...

Felbert, sans se troubler, éclata de rire :

— Continuer ? Continuer quoi ?... Ah ! mon panégirique ?... mais il me semble qu'il est assez clair ! J'ai reçu des instructions m'enjoignant de faire faire prisonnier Nobody... Hier, il était en effet, capturé. J'avais tout l'honneur de l'aviation ! Est-ce de ma faute si on l'a délogé ? si on l'a fait échapper ?...

L'Homme Noir, à ce moment, grinçait des dents...

Devant la tranquillité souriante de Felbert, la colère s'emparait de lui...

— Non ! faisait le sinistre personnage, ce n'est pas de votre faute, évidemment ! et ce n'est pas la mienne non plus ! La fatalité s'en est mêlée...

L'Homme Noir aspirait deux ou trois fois, profondément, l'air pur de la campagne, comme si la rage qui le secouait l'eût étreint à la gorge, eût manqué de l'étouffer...

— Ce n'est point de ma faute, vraiment non ! Ah ! le misérable ! je croyais bien que c'en était fait de lui !

Sournoisement, Felbert interrogea :

— Au fait, et cette photographie sur laquelle

était inscrite cette phrase : « Lui, rien que lui » ?...

Mais l'Homme Noir lui coupait la parole :

— Je n'aime pas que l'on m'interroge !

Felbert prit une mine repentante.

Sourdement, l'Homme Noir lui parlait :

— Cette photographie ? Parbleu ! je l'avais volée ! La montrer à Nobody, au moment où j'allais le faire fusiller, c'était me venger un peu de lui... c'était le faire souffrir !

Felbert se taisait toujours, l'Homme Noir continuait :

— Je le hais, cet aviateur mystérieux !...

Mais Felbert éclatait de rire :

— Vous le haïssez, lui ? Peut-être !... mais, surtout, je crois que vous l'aimez... Elle ?

Alors, l'Homme Noir se leva. Il marchait vers Felbert, il lui posait ses deux mains sur les épaules :

— Ecoute-moi bien, espion, articulait le sombre personnage. Ecoute-moi bien, tâche de me comprendre, car je ne te dirai pas deux fois ce que je veux te dire !

L'Homme Noir fixait, de son regard aigu, le misérable, cependant qu'il continuait à parler :

— Toi et tes pareils, je vous interdis de rien savoir ! de rien deviner ! Vous êtes des outils, des instruments dans mes mains ! Et je vous considère aussi comme des misérables ! Felbert, rappelle-toi ceci : l'Homme Noir méprise les traîtres !

... Mais, à la vérité, l'Homme Noir n'avait certainement pas l'habitude qu'on lui tint tête ainsi que Felbert osait le faire :

— Vous méprisez les traîtres ? soit ! ripostait le faux Français, le lâche espion, mais vous ne méprisez pas les traîtres !...

(La suite à demain.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les Autrichiens posséderaient un nouveau mode de repérage de l'artillerie

Le labeur et le génie des hommes, depuis un demi-siècle, ont permis de percer peu à peu le mystère des lois naturelles, et bientôt l'univers, étonné, a appris à connaître les causes ou les effets d'une multitude de faits qui paraissaient, à une époque encore récente, d'ordre surnaturel. De plus, les applications les plus extraordinaires ont découlé de découvertes qui semblaient devoir toujours rester du domaine de la science théorique.

Les tremblements de terre, en particulier, ont fait l'objet de recherches très précises depuis une vingtaine d'années, et les résultats obtenus par leur étude raisonnée sont des plus remarquables. On est parvenu à enregistrer les grandes oscillations du sol qui se produisent à des distances énormes du lieu où se fait l'observation, à connaître la distance, la direction et l'intensité des mouvements terrestres. Il est ainsi possible actuellement aux savants spécialistes dans cette branche nouvelle de la science d'annoncer qu'un tremblement de terre a eu lieu à tel endroit du globe bien avant que les dépêches relatant le cataclysme aient été reçues.

C'est grâce à l'invention de l'appareil appelé *sismographe*, grâce aussi à l'amélioration ininterrompue de cet enregistreur dont le principe est aussi simple que la construction en est délicate que la perception lointaine des mouvements du sol peut être constatée.

Un sismographe consiste en un pendule suspendu à la potence d'un support qui repose sur le sol. Le pendule est constitué par une tige au bas de laquelle est attachée une masse pesante se terminant par une pointe qui est en contact avec un papier couvert de noir de fumée.

Lorsqu'un tremblement de terre se produit sur un point du globe, le sol vibre à de très grandes distances de ce lieu. L'homme n'est capable de percevoir les oscillations de la croûte terrestre que dans un certain périmètre autour du centre de la perturbation. Par contre, le sismographe enregistre les vibrations qui sont imperceptibles à nos sens. Son support et le papier noir qui est placé sur son pied subissent des déplacements correspondant à ceux du sol, tandis que le pendule, grâce à son poids, reste en principe immobile.

Il se fait ainsi une inscription sur le papier, mais tout se passe comme si un homme tenait un porte-plume appuyé sur une feuille à dessin que sa main libre ferait bouger dans tous les sens.

La pointe placée à la base de la masse décrit une série de lignes enchevêtrées qui apparaissent en blanc sur l'enduit noir. Les lignes ainsi tracées sont en général si rapprochées qu'il est impossible de les détailler. On a eu recours pour amplifier le tracé à un dispositif spécial : une tige horizontale terminée par une sorte de plume est articulée sur la potence du support et mise en contact avec la masse du pendule. Elle oscille, en conséquence, autour de ce point fixe lorsque le support vibre et sa pointe libre décrit des dessins d'autant plus étendus que le bras de levier compris entre la masse et l'articulation est plus petit que la partie libre de la tige horizontale.

Le sismographe qui vient d'être décrit est dit à pendule vertical. Il existe aussi des sismographes à pendule horizontal. Ils sont constitués par une tige horizontale appuyée par une de ses extrémités sur une colonne verticale et terminée à l'autre bout par une grosse masse. La tige est soutenue par un fil oblique qui relie sa partie voisine de la masse au sommet du support.

Nous avons dit que la masse du pendule était inerte en principe. En réalité, elle oscille aussi sous l'action des vibrations de sol, introduisant ainsi des éléments faux dans le graphique. Pour y remédier, on a construit des appareils inertes, tels que le sismographe à pendule renversé de Wiechert. Le pendule y est en équilibre par sa pointe inférieure, ce qui paraît a priori irréalisable et les oscillations propres à la masse sont annihilées par une plaque métallique qui lui est adjointe et qui plonge dans un réservoir à air faisant office de frein.

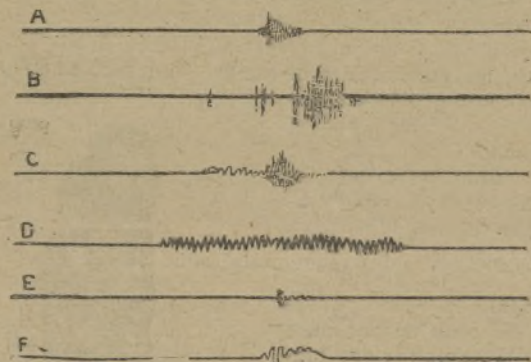
Mais les diagrammes obtenus simplement par déplacement de la pointe devant un papier immobile sont illisibles en raison de leur complexité. Pour aider à leur lecture, on a imaginé de faire déplacer devant la plume le papier noir. Le dernier perfectionnement réalisé consiste à se servir d'un cylindre qui tourne d'un mouvement régulier et sur lequel est collée la feuille enfumée. La plume, lorsqu'une vibration du sol ne se fait sentir, décrit alors une ligne droite ; elle court, en un mot, suivant un des cercles du cylindre. De façon à obtenir des points de repère permettant de connaître le moment où une oscillation est enregistrée, une vis de décollage permet à la plume de tracer non plus des lignes qui se recouvrent sans cesse, mais des traits superposés qui dessinent une hélice.

Quand un tremblement de terre se produit la pointe trace sur le papier une série de traits perpendiculaires à une branche de cette hélice, des sortes de dentelures, tant que dure le phénomène. En animant le cylindre d'une rotation lente et connue, on sait facilement que telle portion du trait correspond à une heure déterminée si on a le soin de noter le moment de la mise en marche du cylindre mû par un mouvement d'horlogerie. On est ainsi fixé sur l'heure exacte où la perturbation a été perçue par l'appareil.

Ces tracés ou sismogrammes, étudiés et comparés depuis un certain temps, ont permis aux savants de les classer en trois groupes. Les sismogrammes donnés par les tremblements de terre locaux montrent brusquement des dentelures allongées qui décroissent peu à peu, dessinant une sorte de cône.

Quand le sisme est voisin du lieu d'observation, le cône est précédé de traits courts ; quand il est lointain, il est précédé de deux groupes de ces traits.

Mais le sismographe, appareil très sensible, n'enregistre pas seulement les tremblements de terre, il enregistre toutes les vibrations du sol sous l'influence de n'importe quel facteur, qu'il soit naturel ou dû à l'activité humaine. C'est ainsi que



DIAGRAMMES PRODUITS

- A. — Par des travaux de mines.
- B. — Par le passage d'une colonne d'artillerie.
- C. — Par le mouvement d'un rouleau dans une rue pavée.
- D. — Par des sonneries de cloches à Leipzig.
- E. — Par un coup de canon.
- F. — Par une explosion rapprochée.

le papier noir collé sur le cylindre note les oscillations correspondant au passage d'une voiture, d'une colonne d'artillerie, aux explosions de mine ou d'obus, au tir des canons, aux sonneries des cloches.

Ces diagrammes sont différents suivant la cause qui les a produits. Une voiture qui avance sur le pavé donne des dentelures d'abord courtes qui augmentent, puis diminuent d'amplitude, selon que le véhicule s'approche ou s'éloigne. Une colonne d'artillerie fournit un tracé à peu près identique, mais plus important et précédé de quelques traits isolés.

Les cloches, en sonnant, donnent un diagramme analogue à celui de la tempête. On constate une série de petits tremblés.

Quand des canons tirent, le diagramme montre d'abord un frémissement allongé, puis vient un lent tremblé. Le graphique ressemble à celui obtenu lors d'une petite secousse locale de tremblement de terre. Plus la pièce qui tire est grosse, plus le tracé est important.

Un obus qui éclate dans le voisinage du sismographe produit sur le papier une courte oscillation caractérisée par une première pointe dirigée vers le lieu de l'explosion, plus par une seconde, plus grande, à l'opposé.

Le directeur de la station sismographique de Laybach, en Autriche, par suite de la proximité de son institut au champ de bataille italo-autrichien, a eu l'idée de reprendre l'étude des diagrammes relatifs aux tirs de l'artillerie et de rechercher s'il ne serait pas possible d'en tirer des enseignements au point de vue de la guerre. Il disposa des appareils à une vingtaine de kilomètres du front et enregistra tous les bruits de la canonnade. Il constata que les tracés étaient toujours les mêmes pour les mêmes origines. Les canons donnent un diagramme spécial pour chaque calibre.

Or, les reconnaissances d'avions et les observateurs de drackens ne renseignent pas toujours exactement sur la composition de l'artillerie ennemie. Le sismologue autrichien songea alors à compléter le repérage des pièces en utilisant ses appareils. Les avions, obligés de voler à grande hauteur, ne distinguent rien quand l'artillerie est dissimulée dans un bois ou dans un village. Quand ils la repèrent sur le terrain à découvert, ils ne peuvent pas toujours s'assurer du nombre de bouches à feu et de leur calibre. Par contre, avec le sismographe, on sait assez approximativement le lieu où se trouvent les batteries, on discerne le calibre des canons, on découvre leur nombre et assez exactement la distance où ils sont en position. Il suffit de relier le sismographe aux tranchées et à l'artillerie, par téléphone, pour que l'officier du secteur soit rapidement fixé sur les pièces qui sont devant lui.

TRIBUNAUX

Drame conjugal en wagon

Mlle Julianne Vasseur exploitait, à Lyon, un petit commerce, lorsque, fin août 1914, elle fit la connaissance du sergent d'état-major Comte. Le mariage fut décidé et eut lieu le 5 octobre 1914 à Paris, où Comte était en convalescence après un séjour sur le front. Dirigé ensuite sur Rochefort, il y fut rejoint par sa femme. Au reçu d'une lettre de sa mère, Comte conçut le projet de divorcer. Les époux partirent ensemble pour Paris, le soir du 5 août 1915. La nuit fut calme, et, vers 6 h. 1/2 du matin, entre Vanves et Clamart, Mme Comte tira sur son mari, qui lui tournait le dos, un coup de revolver. La balle traversa de part en part le côté gauche de la poitrine. Arrêtée à l'arrivée du train en gare Montparnasse, la meurtrière déclara qu'elle avait cédé à un mouvement de désespoir et qu'elle avait voulu ensuite se suicider. Son mari l'ayant saisie par les bras au moment où elle pressait la gâchette pour la seconde fois, la balle se logea dans le bras de Comte. Inculpée d'homicide volontaire avec préméditation, Mme Comte comparait hier, devant les assises de la Seine, présidées par le conseiller Thomas.

Après réquisitoire de l'avocat général Castaing, et plaidoirie de M^e Francastel, assisté de M^e Alfred Desjardins, elle a été acquittée.

Sanglante rixe au cabaret du "Capitole"

Le 5 décembre dernier, vers 8 heures du soir, une rixe éclatait dans un cabaret d'Argenteuil, à l'enseigne « Au Capitole », entre les nommés Lecomte et Chaumond.

Alphonse Bullot, vingt-quatre ans, mécanicien mobilisé à la fonderie de La Courneuve, intervint. Voyant son ami Lecomte terrassé par son adversaire, il frappa ce dernier de sept coups de couteau dans le dos. Arrêté, Bullot était traduit devant le premier conseil de guerre, où il comparait hier, assisté de M^e Pierre Prud'hon. L'inculpé, repris de justice, avait, la veille du meurtre, cambriolé son frère pour lui soustraire ses économies. En raison de ses antécédents, il encourait les travaux forcés à perpétuité. M^e Pierre Prud'hon fit valoir que Bullot, malgré son passé déplorable, avait fait vaillamment son devoir sur le front, au 5^e bataillon d'Afrique, qu'il avait été blessé le 23 avril 1915 sur l'Yser.

Le conseil de guerre a condamné Alphonse Bullot à quinze ans de travaux forcés, vingt ans d'interdiction de séjour et à la dégradation militaire.

Le curé de Montalieu acquitté

GRENOBLE. — Il y a trois mois, le tribunal correctionnel de Bourgoin, faisant application de la loi du 5 août 1914, avait condamné à trois mois de prison avec sursis et 200 francs d'amende l'abbé Charvet, curé de Montalieu, coupable d'avoir tenu en chaire des propos de nature à influencer défavorablement sur l'esprit public. Sur appel de l'abbé Charvet, l'affaire vient de revenir devant la cour de Grenoble, où elle a occupé deux audiences.

La cour, après avoir déclaré que la loi du 5 août 1914 ne saurait être appliquée au cas de l'abbé Charvet, a acquitté celui-ci.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne Alphonse XIII a obtenu, en échange de la liberté du prince de Salm-Salm, capitaine de l'armée allemande, qui était prisonnier à Gibraltar, la liberté du colonel Gordon, lequel était de son côté prisonnier en Allemagne.

INFORMATIONS

— Le maréchal des logis Rodolphe Mossé a été cité à l'ordre de l'artillerie lourde d'armée, dans les termes suivants :

« Chef de pièce d'élite, à toujours su, par son courage et sa belle attitude sous les feux les plus violents, donner confiance à ceux qui l'entouraient dans les moments les plus critiques, notamment les 20 juin (Tranchée de Calonne), 29 juillet (bois Le Prétre), 23 septembre (Champagne), 15 février 1915 (Argonne). Le 15 janvier 1916 (Argonne), sous un bombardement intense, après avoir fait abriter ses servants, a voulu prendre le poste de tireur et est resté à ce poste pour assurer le tir de sa pièce dans les meilleures conditions possibles sous le feu de l'ennemi. »

BIENFAISANCE

— L'œuvre des permissionnaires belges vient d'offrir aux soldats qu'elle hospitalise une petite fête d'inauguration très réussie. La comtesse Greffulhe présidait la réunion, entourée des membres de l'œuvre.

M. Melot, député de Namur, adressa quelques paroles de bienvenue aux soldats belges. Un concert, une tombola et un goûter complétèrent cette fête de charité.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Moulin, notaire, maire et conseiller général de Sainte-Menehould, juge suppléant au tribunal, qui, pendant l'occupation allemande, continua ses fonctions municipales ;
Du général de division Helouis, ancien gouverneur de Nice, où il est décédé subitement ;
De M. Richard Fitz Gerald, fils de l'ancien député au Parlement britannique, frère de la comtesse de Beausire-Seyssset, de la comtesse de Sommyère et de la comtesse de Tilière, décédée à Dinan ;
De Mme Antin, née Faustine de Gonfreville.

LA CURIOSITÉ

A L'HOTEL DROUOT VENTE D'AUJOURD'HUI

Salle 11. — Meubles anciens et modernes, bronzes, porcelaines, faïences, tableaux anciens et modernes, le tout appartenant à M. X... — M^e Huguet, commissaire-priseur, suppléant M^e Desvignes, commissaire-priseur, mobilisé.

EXPOSITION LE 1^{er} FEVRIER, de 2 heures à 6 heures
Salle 11. — Beau mobilier de salons, salle à manger et chambre. Bronzes d'ameublement, lustres électriques de Gagneau, pendules, livres, porcelaines, tentures. Vente après décès, le 2 février 1916. — M. E. Boudin, commissaire-priseur, 14, rue Grange-Batelière.

LA VIE INTELLECTUELLE

Poètes de guerre

On conviendra que les poètes, pendant la guerre, n'ont exercé aucune influence ni sur le mouvement des esprits ni sur l'évolution du goût. Ils publient néanmoins beaucoup de poèmes et on aurait tort de prétendre que tous ces poèmes sont au-dessous du médiocre. Mais aucun d'eux ne nous surprend par sa beauté imprévue, par l'originalité inattendue de son inspiration. L'inspiration des poètes que nous connaissons bien et que nous n'aimons guère moins pour cela n'a été ni renouvelée par la guerre ni surexcitée. Chacun d'eux a continué de chanter sa petite chanson en baissant le ton simplement. Et nous attendons avec une merveilleuse patience des chants nouveaux.

M. Hugues Delorme tient absolument à charmer les longueurs de cette attente. Il avait déjà recueilli les productions les plus significatives de ses « confrères en Apollon » sous ce titre : *les Poètes de la Guerre*. Titre bien ambitieux et bien décevant. Dans le livre on ne voyait presque pas de poètes et à peine y voyait-on la guerre. Mais Hugues Delorme est un spirituel poète de Paris et même, comme dit Raoul Ponchon, de « Montmartre », et même, lorsqu'il paraît sérieux au plus haut point, nous devons toujours nous défier de son ironie et nous demander s'il ne se moque pas discrètement de nous. Mais voici qu'il recommence et qu'il fin de nous persuader davantage de la persistance acharnée de la poésie en France, il publie : *Cinquante poèmes à dire*. Cette fois, ce n'est plus du badinage; c'est assurément de l'apostolat. Et M. Hugues Delorme, veut démontrer sans nul doute que, en temps de guerre, les poètes aussi sont utiles et que si, comme il appert du recueil, ils ne savent pas tous le français parfaitement, ils peuvent, néanmoins, rendre des services à l'humanité.

Vers la tranchée, à l'ambulance,
Aux spectacles de charité,
Bon génie en tous lieux fêté,
La muse éternelle s'élance.
On ne l'évoque pas en vain,
Et nos soldats faisant silence,
Aspirent son souffle divin.

Sans doute, sans doute. Et je reprocherais seulement à l'aimable et narquois Hugues Delorme d'avoir uni dans son recueil à d'honnêtes poètes un trop grand nombre de très braves garçons, qui écrivent eux aussi des vers mais qui, les écrivant, ne se cachent pas assez d'être illettrés nés. O Hugues Delorme! il est temps de se souvenir que la langue française existe!... Pourquoi rassemblez-vous tant de rimailleurs faciles qui ne peuvent pas s'en souvenir parce qu'ils ne l'ont jamais sue.

Il n'y a pas cependant que des vers détestables en cette affaire. Et plusieurs adressent aux Allemands — qui les méritent — de rudes invectives; quelques-uns ne dédaignent même pas d'appeler Guillaume II Attila. Mieux, d'autres ont des émotions fortes et les expriment en vers pénétrants.

M. Henri de Régnier nous touche d'autant plus que son poème est sincère et plus discret:

Rien n'a changé. La mesure
Rit à l'éveil du printemps.
On a refait la peinture
De ses quatre contrevents.

A l'entour, cote et tranquille,
Dans un pays maraîcher,
Est la très petite ville
A l'abri de son clocher.

Rien n'a changé. La bicoque
A des toiles sur son toit,
Et son humble aspect évoque
Quelque humble destin étroit.

Et voici le vieux père qui fume sa pipe, bourru.
Et la maman tendre et grave. Le fils est revenu.

Mais quand il se lève

De la chaise où le crin pique,
La pipe aux dents, bien d'aplomb,
S'ennera, bruit héroïque,
Le bois neuf de son pilon.

M. Paul Géraudy célèbre les jeunes classes qui partent vers le front. Il les célèbre avec plus de finesse que de vigueur. Mais cette mièvrerie ne laisse pas d'être gracieuse et cette préciosité est jolie:

Nous voulons être les plus torts,
Nous méprisons bien trop la mort
Pour lui faire des politesses.
Froids et lucides avec soin,
Plus prudents pour aller plus loin
Nous mûrissions notre jeunesse.

Et M. Paul Géraudy veut que l'héroïque soit même galant et minaudier:

Adieu! Ne tendez pas les bras.
Nous ne nous retournerons pas.
C'est en avant qu'on nous appelle.
Nous avons hâte de savoir
Plus prudents pour aller plus loin
A quoi rêvent les sentinelles!

Il y a bien du charme dans cette sensibilité fièvre et un peu tarabiscotée. Mais quelle ampleur, au contraire, et je dirai, quelle magnifique ampleur dans le chant funèbre de Mme Lucie Delarue-Mardrus, *A ma sœur douloureuse*:

Alors, parmi l'éclat d'une nouvelle France,
Quand tu regarderas les beaux bois, les beaux blés,
Nos fleuves, nos cités sur nos fleuves bouclés,
Quand tu respireras en tous lieux l'espérance.

Aux monuments nouveaux dressés comme des îles,
Aux fleuves, aux moissons, à toute la patrie,
Tu pourras dire alors, orgueilleuse et meurtrie,
O France, salue-moi! Je t'ai donné mon fils!

Ces vers sont, dans leur pathétique simplicité, parmi les plus beaux, les plus fiers qu'ait écrits Mme Delarue-Mardrus et qui aient été écrits par la poétesse durant la guerre. Mais il faut noter encore, et précisément, pour sa grandeur harmonieuse, le poème d'André Rivoire: *Certitude*. André Rivoire chante l'auguste labeur des femmes durant la guerre. Il dit aux soldats paysans:

Si vous gardiez au cœur le regret des moissons
Dont vos poings orgueilleux n'ont pas serré les gerbes,
Sachez que, vous partés, aux vieux gestes superbes,
Les filles de la France ont valu ses garçons.

L'héroïsme des femmes, s'associant à l'héroïsme des hommes, nous donne la certitude de la victoire, de toutes les victoires. La poésie elle-même vaincra. Elle triomphera de la banalité, de la platitude, de la pauvreté... Que dis-je! elle a déjà triomphé. Je prétendais le contraire tout à l'heure. J'ai changé d'avis en lisant ces vers pleins et riches, et graves, aux longues et puissantes résonnances... An surplus, j'en appelle à votre témoignage... Pour demain nous pouvons espérer, n'est-ce pas? une poésie qui, dans la grandeur cherchera et trouvera la vérité.

J. Ernest-Charles

LA POLOGNE ET L'ALSACE

Une belle conférence sous ce titre avait lieu hier à l'Ecole des Hautes Etudes sociales. La chaire était occupée par M. le professeur Stanislas Posner, éminent juriste et sociologue polonais.

Le conférencier parla principalement des *forces sociales* de la Pologne; mais, pour mieux illustrer leur caractère positif, il traça, dans la partie finale de sa conférence, un parallèle entre la Pologne et l'Alsace, laquelle, avant l'Année terrible, était un pays merveilleusement organisé au point de vue industriel. Vint l'occupation prussienne, et l'industrie alsacienne perdit beaucoup de son originalité. Or, avec la Pologne, c'est pis encore: les envahisseurs étouffèrent ses plus bienfaisantes initiatives et ce ne fut qu'à l'étranger, dans l'exil, que le génie polonais put se développer un peu plus librement: exemple le Crédit foncier français créé par un émigrant polonais, Wolowski.



PROFESSEUR
STANISLAS POSNER

Le plus tard membre de l'Institut de France. La place nous manque pour suivre M. Stanislas Posner dans les détails de sa conférence; disons pourtant qu'il a voulu profiter de l'occasion pour rendre, en sa qualité de savant et de représentant de la science polonaise à Paris, hommage aux deux provinces françaises « unies dans l'espérance d'un prompt retour à la mère-patrie, comme l'est la Pologne, comme le sont les trois Polognes dans celle de la délivrance définitive ».

En exprimant sa conviction que l'Alsace-Lorraine, après cette guerre, redeviendra à jamais française, le professeur polonais n'était que l'interprète de l'opinion polonaise tout entière, et, en effet, lorsqu'il prononça ensuite à haute voix, frémissant d'énergie, cette courte phrase: « Toutes les trois Polognes demandent que l'Alsace et la Lorraine redeviennent françaises, et elles le seront!... » — l'auditoire se leva et, debout, acclama les fortes paroles du savant polonais.

Il termina en ces termes:

« Mais je demande aussi que la Pologne soit rendue à elle-même! Il me semble qu'une nation de 30 millions d'habitants, qui a donné à l'humanité des chefs militaires comme Sobieski et Pomiatowski, des savants comme Curie et Ioteyko, a bien le droit à la liberté politique et au libre développement de son génie national. »

Stéphane Aubac.

COURS ET CONFÉRENCES

M. André Michel, conservateur au Musée du Louvre, dont les opinions en matière d'art font autorité, a traité hier, devant la Société des Conférences, ce sujet de la plus éminente actualité: *Comment il faudra relever nos ruines*.

En quoi devra consister la restauration de la cathédrale de Reims? Conviendra-t-il de reconstruire l'Hôtel de Ville d'Arras? A propos de combien de glorieux monuments des questions analogues ne se sont-elles pas posées depuis que les nouveaux vandales ont pour suivi systématiquement la dévastation de notre pays?

Cette brillante étude, toute nourrie d'idées et de faits, paraîtra in extenso, illustrée, dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

THÉÂTRES

La générosité d'une artiste

Celle qui est à l'Opéra-Comique Louise, Violetta, Méliande, Mlle Mary Garden, vient d'avoir, en dehors de la scène, un beau geste qu'il importe de souligner. La Direction de la salle Favart nous le signale. Tout le monde s'associera aux éloges décernés à la cantatrice et à la bonne camarade dans le communiqué suivant:

« Mlle Mary Garden, qui donne, à l'Opéra-Comique, une éclatante série de représentations devant des salles comblées et enthousiastes, s'est généreusement refusée à toucher ses cachets pendant la guerre: elle



(Phot. Reutlinger.)

M^{lle} MARY GARDEN

en fait répartir l'intégralité, par la direction, entre les fonds de secours du personnel de l'Opéra-Comique et la Fraternelle des Artistes.

« La grande comédienne lyrique, dont les bienfaits ne se comptaient déjà plus depuis la mobilisation, ne se comptait ainsi aux artistes malheureux le concours inestimable de son talent et tout l'argent qu'il réalise au théâtre.

« Mlle Mary Garden chantera la *Traviata* jeudi 17 février, en matinée. »

A l'Opéra. — La direction reprend demain l'acte du Nil, d'Aida, pour la rentrée de Mlle Agnès Borgo, qui, lors de ses débuts à l'Opéra, dans ce même rôle, fut l'objet des plus vifs applaudissements de la part d'un public que son charme et sa voix avaient immédiatement conquis.

Mme Delna chantera le quatrième acte de la *Favorita*. Mlle Schwarz dansera pour la première fois la gavotte de Lulli dans *Mademoiselle de Nantes*, le délicieux spectacle également affiché pour la matinée de dimanche.

Une rentrée. — Mlle Cléo de Mérode dansera au prochain gala de l'Opéra-Comique dans le premier acte d'*Aphrodite*. Il y a une matinée à l'Odéon aujourd'hui, à 2 heures. Spectacle: *L'Avare*, *Tête de linotte*.

Au Gymnase. — On donnera jeudi prochain une seconde matinée supplémentaire des *Deux Vestales* avec la brillante distribution du soir. Cette matinée du jeudi ne pourra être suivie par aucune autre. M. Alphonse Franck ayant mis sa salle à la disposition d'œuvres de guerre pour tous les autres jeudis de février. Les *Deux Vestales* sont jouées tous les dimanches en matinée, et tous les jours, en soirée.

Bienvenue. — Sous le titre *Théâtres et Concerts*, avec notre confrère Georges Linor, le brillant critique musical de *Comœdia*, pour rédacteur en chef, une revue « universelle de la musique et du théâtre » vient de paraître. Mensuelle, provisoirement, bientôt hebdomadaire. La publication est brillante, pleine d'idées, d'images et de renseignements artistiques.

SAMEDI 29 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Duel*.

Opéra-Comique. — A 8 h., *la Vie de bohème*, *le Tambour*.

Odéon. — A 8 heures, *le Secret de Polichinelle*.

Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 45 (20 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 45, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*.

Athénée. — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, 1^{re} les soirs, *Kil* (Max Dearly).

Capucines (161. 155-40). — A 8 h. 30, *En franchise! revue*;

A l'étage au-dessus! Oh! pardon!

Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*.

C'any. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Pinauds de Rosalie*.

Cité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Anglaise*, *le Siège de Berlin*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*;

J'm'en f...

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.

Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fils d'Alsace*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (161. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30: *Ma rose*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Vampires*, 1^{re} série: *l'Évasion du mort*; *En Lorraine*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

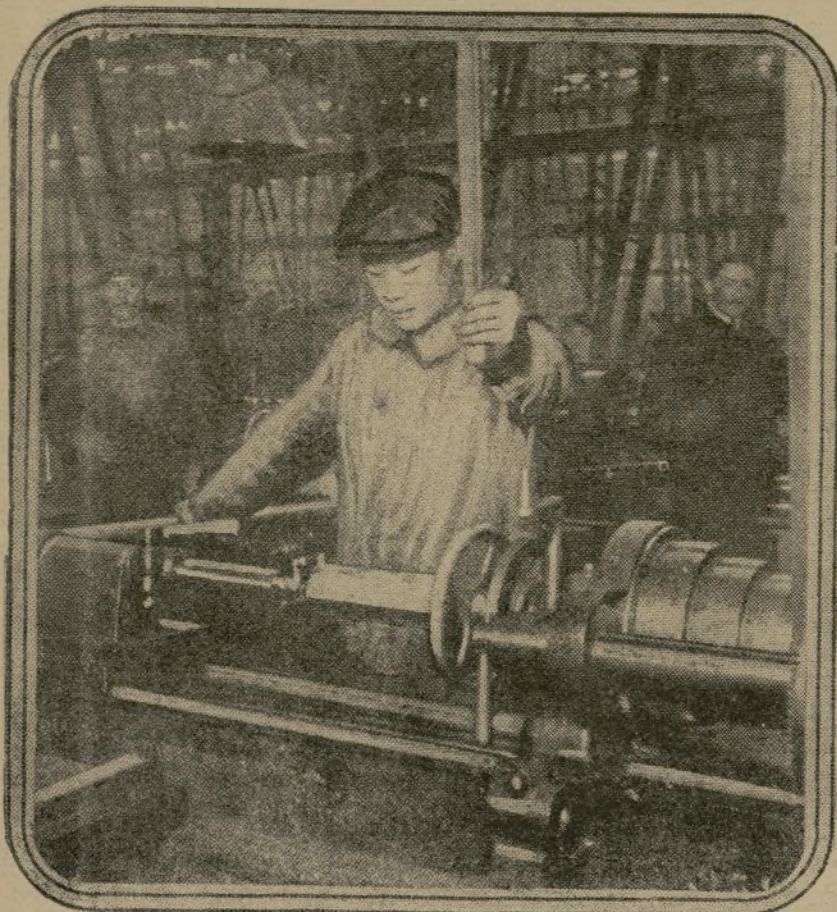
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Relique du bonheur*; *Rigadin a les pieds sensibles*; *les Mystères*. Actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir., trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Nos coloniaux asiatiques font des obus



Depuis quelques mois, un assez grand nombre d'ouvriers sont venus d'Extrême-Orient pour collaborer à la fabrication du matériel de guerre dans nos usines françaises. On voit ici un Annamite en plein travail, parfaitement adapté à sa fonction, et, comme tous ses camarades, rendant de précieux services.

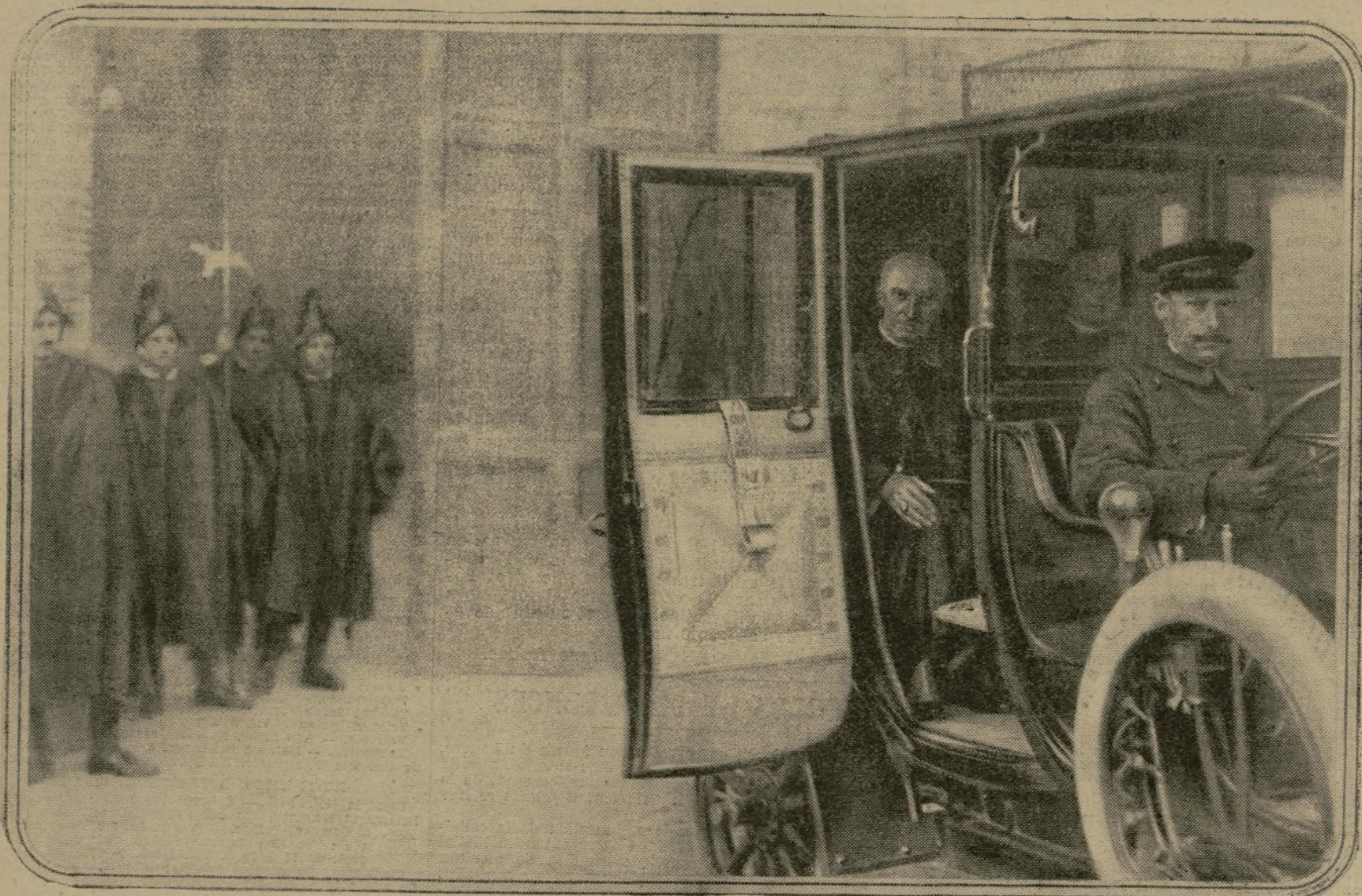
Touchante entente sans phrases



Il n'est pas rare, à Lyon, de rencontrer dans les rues un poilu français promenant un frère d'armes de la suite du roi Nicolas. Si probablement le dialogue est un peu malaisé, les soldats amis n'en sont pas plus embarrassés : l'amitié a son langage, et il est toujours éloquent.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

Le cardinal Mercier au Vatican



Le pape a reçu, il y a quelques jours, le cardinal Mercier en une audience privée. Bien qu'aucune communication officielle n'ait été faite sur l'entrevue, on sait qu'elle a été aussi longue que réconfortante pour l'éminent prélat. Le pontife s'est fait donner des détails sur la situation des catholiques belges et a renouvelé l'expression de son affectueuse pensée pour eux.

Les Sports

AU C.E.P. DE PARIS

Le cross de demain. — La troisième épreuve mensuelle du Critérium annuel de cross-country (dont la finale aura lieu à Pâques) se disputera demain à La Boule, sur 5 kil. 500.

La journée comprendra également un concours de saut en hauteur et une épreuve de lancement de poids des deux mains.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches de demain. — J.A. Montrouge (1) c. P. Ollier (1), à Arcueil ; Gallia Club (1) c. C.A. du XIV^e, au Perreux ; C.A. de Vitry (1) c. J.A. de Saint-Ouen (1), à 2 h. 30, à Vitry ; C.S. Garennois (1) c. U.S. du Gaz (1), aux Vallées ; C.A. de Paris (1) c. Club Français (1), au stade Brancion.

HIPPISME

Don d'un étalon. — Un des plus grands propriétaires de courses d'Amérique, installé en France, au haras de Bazoches-en-Houlme (Orne), M. H. B. Duryea, et dont les couleurs ont triomphé fréquemment à Longchamp, à Deauville et en Angleterre, vient de mourir à New-York. Quelques jours avant sa mort, M. H. B. Duryea offrait à l'Etat français son étalon de pur sang anglais Blarney. Un décret autorise le ministre de l'Agriculture à l'accepter au nom de l'Etat.

L'étalon Blarney, par Irish Lad et Arménia, bai-brun, né en 1910, est destiné à être consacré à la reproduction dans l'effectif des haras nationaux.

"Academia"

SIÈGE PROVISOIRE : 27, RUE NICOLAI, PARIS-PASSY
(Tél. Passy 38-69)

Les réunions d'aujourd'hui

LAWN-TENNIS : matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.

CULTURE PHYSIQUE : 11 heures, Club de gymnastique rythmique Jacques-Dalcroze, 52, rue de Vaugirard ; professeurs : Mlle de Lanux et M. Thévenaz. 14 heures, Institut médical des Agents physiques du docteur Allard, 23, rue Blanche ; professeur : M. Brancaccio.

Au Manège Petit

Le dimanche matin, au Manège Petit, 23, av. des Champs-Élysées, à la suite du cours de culture physique professé par Mlle Johanne, a lieu une petite réunion sportive au cours de laquelle diverses épreuves sont disputées. En attendant la réouverture des réunions de Brancion, toutes les adhérentes d'Academia peuvent se rendre au Manège Petit.

Communiqués

Le comité de la Reconstitution du Foyer s'est réuni hier, à son siège social, 14, rue de Clichy, sous la présidence de M. Galli, député.

Cette œuvre, qui prend à domicile, par camions militaires, tous les objets qu'on veut bien lui offrir, a déjà secouru un grand nombre de communes dévastées près du front.

Le comité fait un pressant appel à tous ceux qui, disposant de meubles inutiles, peuvent prêter leur concours à cette œuvre de solidarité patriotique et sociale.

Pour nos prisonniers de guerre. — Grâce à une organisation toute nouvelle, remédiant à toutes les déficiences, l'Œuvre du Collis de la Semaine, 61, rue de Varenne, à Paris, expédie très rapidement et sûrement de Genève des envois de pain et de vitres. Renseignements sur demande.

La Bourse de Paris

DU 28 JANVIER 1916

Au point de vue de la tenue des cours, le marché a eu meilleure allure aujourd'hui. Quant aux affaires, elles n'ont guère été plus animées, surtout en banque, où les transactions sont toujours réduites à leur plus simple expression.

En ce qui concerne nos fonds nationaux, la baisse s'est trouvée enrayée sur notre 3 0/0, qui se représente à 61. Par contre, le 5 0/0 nouveau est un peu plus lourd à 88,40.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure espagnole maintient sa reprise de la veille à 88,50. Le Russe consolidé vaut 69,25 ; le 1906, 82,30.

Parmi nos grandes sociétés de crédit, la Banque de France passe à 4.185.

Calme plat sur les actions de nos grands Chemins. Le Rio se consolide à 1.595 contre 1.598 hier.

En banque, on a de nouveau réalisé quelque peu les caoutchoutières.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,99 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 251 ; Pétersbourg, 174 ; New-York, 587 ; Italie, 87 ; Barcelone, 558.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Modifications et améliorations à la marche des trains à partir du 1^{er} février 1916

Différentes modifications et améliorations seront apportées à la marche des trains, sur certaines sections du réseau d'Orléans, à partir du 1^{er} février 1916.

Pour tous renseignements, consulter dans les gares et stations les documents officiels mis à la disposition du public, ainsi que les affiches spécialement apposées.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Additions et modifications dans le service des trains sur les lignes de la banlieue de Paris

A dater du 1^{er} février, le service des trains dans la banlieue de Paris sera amélioré sur les lignes et dans les conditions indiquées ci-après :

Ligne de Paris-Saint-Lazare à Argenteuil. — Création d'un train partant de Paris-Saint-Lazare à 19 h. 11 et arrivant à Argenteuil à 19 h. 33 (semaine seulement).

Création au départ d'Argenteuil de deux trains partant à 7 h. 19 et à 7 h. 58 et arrivant respectivement à Paris-Saint-Lazare à 7 h. 39 et à 8 h. 20 (semaine seulement).

Ligne de Paris-Saint-Lazare à La Garenne-Bezons et à Saint-Germain (Etat). — Mise en circulation de trois nouveaux trains entre Paris et La Garenne et vice versa : départs de Paris-Saint-Lazare à 11 h. 53, 18 h. 25 et 19 h. 18, et arrivées à La Garenne-Bezons à 12 h. 14, 18 h. 46 et 19 h. 37 (ces deux derniers trains n'auront lieu que la semaine) ; départs de La Garenne-Bezons à 6 h. 10, 7 h. 50 et 13 h. 21, et arrivées à Paris-Saint-Lazare à 6 h. 33, 8 h. 13 et 13 h. 44 (les trains de 6 h. 10 et de 7 h. 50 ne circuleront que la semaine).

Les trains quittant Paris-Saint-Lazare à 11 h. 50 et Saint-Germain à 12 h. 48 partiront respectivement à 11 h. 49 et 12 h. 58 ; ils seront directs de Paris à La Garenne ou vice-versa ; arrivées à Saint-Germain à 12 h. 30 et à Paris-Saint-Lazare à 13 h. 47.

Comme conséquence de la création de ces nouveaux trains, quelques modifications de détail (avance ou retard de quelques minutes) seront apportées dans le service.

Pour plus de renseignements, consulter l'affiche spéciale apposée dans les gares intéressées.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Création d'un train tardif de soirée sur la banlieue de Paris. — En vue de permettre aux voyageurs de banlieue de passer la soirée à Paris et de rentrer chez eux le plus tard possible, la Compagnie d'Orléans a mis en marche, à titre d'essai, un train partant à minuit de Paris (gare du Quai d'Orsay) pour Juvisy.

Ce train dessert toutes les stations, à l'exclusion d'Orléans-Centre, et arrive à Juvisy à minuit 44.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volumard.

EN VENTE PARTOUT
LA COSAQUE
Propre et facile à employer.
IMPERMÉABILISE complètement le cuir.

FROID ENGELURES HUMIDITÉ

Avec la **COSAQUE**, le poilu brave le froid et l'humidité. Cette pâte russe **BREVETÉE** est le secret de l'endurance du soldat russe.

Prix : 1'60 ; franco 1'80
Dépôt G^l : BOISSELET, 26, Av. Opéra, PARIS

PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE

Prix avantageux. Catalogue sur demande.

UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

A la Française !

C'est ainsi que, dorénavant, s'habilleront toutes les femmes de France si elles achètent

LA VÉRITABLE MODE FRANÇAISE DE PARIS

L'unique journal donnant pour 0 fr. 50 plus de 120 modèles de toilettes inédites, élégantes et pratiques.

La Véritable Mode Française de Paris

donne en plus de ses 28 pages illustrées sur papier de luxe, un joli patron avec plan et explications, une superbe gravure colorée hors-texte pouvant servir d'affiche aux couturières.

Les patrons, sur mesures, établis sur papier fort spécial, de toutes les toilettes paraissant dans ce numéro sont taillés d'après les nouvelles méthodes par une maîtresse de coupe des plus habiles et expédiés dans les 24 heures de la commande.

Numéro spécimen expédié contre 0 fr. 60 à toute personne qui en fera la demande à M. THORVAL, gérant, 7, rue Lemaître, Paris. Abonnement servi sous enveloppe : 1 an, 6 fr. ; Etranger, 10 fr.

les plats cuisinés

Amieux-frères

sont avec ou sans légumes et les mets froids comportent :

poulet rôti, veau piqué, porc rôti, pâtés galantines,

PORTANT LA DEVISE : **TOUJOURS A MIEUX**
en boîtes de 125 gr., 250 gr. et 500 gr.



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS le prix-courant gratis des Timbres-poste de Guerre à

Théodore CHAMPION 13, rue Drouot, Paris

AU PRINTEMPS

Lundi 31 Janvier

BLANC

Mise en Vente

A DES PRIX RÉDUITS

de Mouchoirs, Nappes, Serviettes et tous articles de lingerie dépareillés ou défraîchis pendant la Quinzaine de Blanc. Coupes et Coupons de Toile et Blanc de Coton.

SAMARITAINE

PARIS

Lundi 31 Janvier et Jours suivants

BLANC-TOILES

TROUSSEAUX - LINGERIE - CHEMISES

OCCASIONS INCOMPARABLES

Pour ce jour seulement Mise en Vente d'ARTICLES DE MÉNAGE à 1'25

A prendre dans nos Magasins



FISCHER
12, B^o DES CAPUCINES
Réparations immédiates

De l'artillerie lourde pour répondre à celle des Autrichiens



Par les routes relativement plates qui accèdent aux régions montagneuses où les Italiens harcèlent les soldats de François-Joseph, une colonne d'artillerie où figurent de nombreuses pièces lourdes est dirigée vers ses postes de combat.

Les "avertisseuses" londoniennes



Un service spécial a été organisé en Angleterre pour le signalement des zeppelins et avions ennemis. Ce sont des femmes qui sont chargées de ce soin et leur instruction technique a été faite dans Regent's Park. Les Allemands peuvent venir souiller le ciel anglais, les « avertisseuses » les attendent.